

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	8 (1975)
<b>Heft:</b>	3
<b>Artikel:</b>	Edmond Gilliard : lettres
<b>Autor:</b>	Gilliard, Edmond / Guisan, Gilbert / Fornerod, Françoise
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-870999">https://doi.org/10.5169/seals-870999</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**EDMOND GILLIARD**

**né à Fiez le 10 octobre 1875**

**LETTRES**

Choix de textes et notes  
de  
Gilbert Guisan et Françoise Fornerod



*Gardez ma voix pour quelques accents choisis après  
ma mort.*

*Je n'apporte pas des idées... Je suis moi. Et c'est tout.*

*J'aime par dessus tout la justesse. On peut hésiter à  
savoir ce qu'est la justice. Mais l'honneur poétique  
consiste à atteindre à la justesse. Le mot s'épanouit  
quand il sent qu'on l'a rendu juste.*

Pour commémorer le centenaire de la naissance d'Edmond Gilliard, nous nous étions proposé, cédant peut-être trop aisément à l'attrait d'une notion à la mode, de réunir quelques lettres qui auraient pour objet la création littéraire, d'interroger ainsi l'écrivain sur l'élaboration de son œuvre et de préciser éventuellement son témoignage par l'accueil qu'il avait réservé à l'œuvre d'autrui.

En prenant connaissance d'une correspondance abondante, rassemblée par les soins obligeants de M<sup>me</sup> Marie-Magdeleine Brumagne, que nous remercions et, avec elle, la famille et les amis d'Edmond Gilliard qui ont accepté de nous la confier, il nous fallut tôt nous apercevoir de notre « impertinence ». Ces lettres se dérobaient à toute classification. Pouvait-il en être autrement avec une personnalité dont la vie et l'œuvre se trouvent en constante relation « dramatique », s'appelant, s'enlaçant l'une l'autre « plus étroit que la vigne à l'ormeau se marie » ? Si les lettres qui vont suivre, simplement ordonnées selon le fil des jours, nous éclairent sur l'alchimie de l'écriture, elles apportent bien davantage : elles restituent une présence et son pouvoir magnétique, une voix chaleureuse, toute vibrante de la passion de vivre et dispensatrice, en chaque moment, d'énergie spirituelle.

G. G. et D. J.

Leyrin, le 18 Janvier 44

Mon cher ami,

Votre message affectueux m'atteint  
ici, où je suis en séjourn chez mon fils.  
La solitude de Frey, qui serait com-  
plète l'hiver, n'est pas supportable -  
(je suis sans aucun autre mépris).  
J'ai pris pension à Lausanne, pour  
quatre mois, dans un petit hôtel, -  
l'hôtel des Etrangers, à l'Av. Agathe.  
Je n'y ai pas sous la main le nom  
que vous me demandez et que je m'excuse  
de ne pas vous avoir rendu en cor.

Il est à Frey. J'irai l'y prendre, à ma première course là-bas, - qui sera peu après mon retour à Lausanne, lequel se fera à huitaine.

.. "Hôtel des étrangers... il me plaît de loger à Lausanne sous cette enseigne. Mon absence m'a dégagé de obligations; je me contente, modestement, de choisir quelques agacements; je suis content également quelques moments "d'apéenissage," d'activité amicale. Il arrive souvent que votre nom soit prononcé, et qu'un mot chaleureusement affirmé l'éminent maître de votre autorité poétique, et déclare votre incontestable prestige.

C'est une joie pour moi qui sais le prix de votre estime et de votre amitié

Bien vôtre Edmund Gilman

à Jean Descoullayes

Dimanche

3 avril 1933

Mon cher Descoullayes,

Au moment où je venais de boucler, fourbu, mes corrections et « moyennes » de trimestre, j'ai attrapé la grippe qui m'a tenu quatre ou cinq jours au lit<sup>1</sup>. J'en suis resté assez tapé, et vais partir pour Chardonne demain, essayer du changement d'air. J'ai beaucoup de peine à écrire ; je le ferais encore, si ce n'était que pour moi, par « inspiration de confidence » si je puis dire. Mais l'idée d'une publication me glace et enlève tout naturel à mon allure<sup>2</sup>. Il y a une telle rupture de communication entre le courant libre de ma pensée et l'ouverture de l'entendement public, que je m'épuise à bâtir de pauvres ponts par dessus la cassure... Je ne sais jamais où va retomber l'arche que je dessine, dans quel terrain saumâtre ou volcanique. La plupart du temps, du reste, la passerelle s'écroule sous le poids même de ce que je voudrais y faire passer.

Je suis à tel point affecté par les événements actuels<sup>3</sup> — sinon en ce « fonds de toi » que rien n'atteint, du moins dans le sensible du commerce avec autrui, — que je crains, dans mes efforts générés d'adaptation, de me mettre moi-même, à l'égard de ma conscience, dans le malaise, tout en ayant l'air d'avoir, par une offense médiée, cherché à provoquer l'indignation publique..

Je ne puis lancer une vérité qui n'aboutisse en « porte à faux »...  
— dans l'insensée confusion des valeurs présente.

Enfin, je ne dis pas encore non ; donnez-moi jusqu'à la fin de la semaine... Ma chambre est à ce point saturée de la transpiration de mes « pensées souffrantes » que peut-être le changement d'air me rendra une imprévue liberté d'impulsion.

Dès demain je serai : Pension Belle-Vue, Chardonne sur Vevey.

Affectueuses pensées

E. G.

<sup>1</sup> Edmond Gilliard a été maître de français au Gymnase classique (Gymnase de la Cité) de 1921 à 1935.

<sup>2</sup> Invité à collaborer au numéro de *Présence*, consacré en 1933 à une « Enquête sur l'Europe actuelle », Edmond Gilliard hésitera à répondre, comme on le verra dans la lettre suivante, et finalement, renoncera.

<sup>3</sup> Accession d'Hitler à la Chancellerie, le 30 janvier 1933, suivie de l'incendie du Reichstag le 17 février.

*à Daniel Simond et aux rédacteurs de Présence*

Fiez près Grandson

le 22 août 1933

Chers amis,

Ce n'est pas encore ma réponse ; — mes vacances ont été toutes entrecoupées : un voyage à Mâcon, une semaine désœuvrée à Lausanne ; dix jours à La Tour de Peilz dans une maison amie ; et maintenant Fiez, où je suis livré à mon père, et mène une vie de manœuvre. Mon père, qui a 86 ans, est encore étonnamment vigoureux pour son âge, s'obstine à vouloir faire son jardin lui-même<sup>1</sup>. Il s'y éreinte, et se désespère ; je suis le seul à pouvoir lui donner le coup de main qu'il faut. Depuis une semaine je bêche, pousse la brouette, monte aux arbres ; c'est à peine si je puis tenir la plume, tellement mes mains sont raides et calleuses. Il serait vain d'essayer d'un partage. J'en ai pour une semaine encore à remettre tout en état, au potager et sur la terrasse.

Du reste j'ai, par atavisme, le goût de la terre ; je la manie avec le sens inné de « sa nature ». Physiquement, cela me fera du bien ; je me trouve plus de résistance que je ne croyais.

Je rentre à Lausanne mardi ou mercredi, je pense. Je pourrai me mettre à méditer ma réponse à votre question. Mais je prévois de grandes difficultés. — (décidément, ma « main à écrire » ne marche plus...) — Il m'est impossible de dire, de publier, mon sentiment radical, de procéder directement et foncièrement. Ma grande fatigue provient toujours de cette nécessité de « composition », ce travail de « recouvrement », ce labeur de raccordement. Je n'écris librement que pour moi-même, en toute détente de « vrai bon-sens », avec le repos de l'évidence. Mes données d'instinct, et leurs portées raisonnables, ne peuvent paraître que monstrueuses et insensées. Vous vous représentez peut-être mal la dépense d'ingéniosité accommodatrice, de sensibilité attentive... j'oserais presque dire la constante préoccupation de charité... le souci d'égards... que représentent chacun de mes gestes, chacune de mes paroles, tous les actes de mon « comportement public »... Bien rares sont les gens avec qui — (et les occasions où...) — je puis connaître le contentement de la parole ouverte, l'exquise satisfaction de la « simplicité ». Cette construction, presque sans relâche, de la « duplicité » est l'épreuve souveraine que m'impose la fatalité qui m'a fait naître dans ce lieu et ce milieu, en ce temps, et m'a engagé dans les contraintes de cette carrière.

.. Comme j'ai pour vous de l'affection et de la reconnaissance, je ferai tout mon possible, je vous assure, pour vous donner, toutes circonstances considérées, une réponse décente. J'entends, par là, dont le « double fond » apparaisse à ceux qui savent lire, et qui reste négligeable pour les autres. Mais cela représente pour moi un effort dououreux, — presque désespéré...

Croyez-moi, chers amis, votre bien dévoué

Edmond Gilliard

<sup>1</sup> Edmond André Gilliard, père de l'écrivain, né le 8 novembre 1847, mourra le 1<sup>er</sup> août 1939.

à *Jean Descoullayes*

Dieulefit — mardi [octobre 1935]

Mon cher ami,

J'ai dû retarder d'un jour mon départ. Je serai à Lausanne demain soir seulement.

Je n'ai aucune mémoire des dates, et je n'ai jamais pris aucun soin de garder ni de classer les petits papiers où il pouvait être question de moi. C'est de la négligence, je le reconnais. Mais (pour employer mon langage) le monument seul m'intéresse, et non le document. Je garde très mal le souvenir de ce qui m'est arrivé, justement peut-être parce qu'il me suffit du profit moral que j'en tire pour l'adapter sans cesse au présent. Je rejette la mémoire quand j'ai saisi le sens. Aussi quand on me pose des questions de date <sup>1</sup>, je retombe dans les transes que je connus jadis dans les leçons de M. Payot <sup>2</sup> !

Il ne s'est du reste publié, sur moi, que de petits comptes rendus, à l'occasion de telle ou telle de mes publications. Il n'y a pas eu un article de revue — avant celui de Beausire à *Présence* <sup>3</sup> — pas une chronique de quelque importance. Pas un des hommes de ma génération ne m'a consacré une ligne qui vaille. Jamais rien en France.

Il n'y a vraiment à signaler que le premier hommage de *Belles Lettres* — un cahier de la Revue de B. L. en 1926 <sup>4</sup>.

Et l'*Essai de Raoux sur la Passion* en 1928 <sup>5</sup>.

Je vous envoie un exempl. de la brochure sur Warnéry<sup>6</sup>. Je fais retour sur ce temps lointain, pour revenir à vous, dans ce présent. Et c'est d'un mouvement bien reconnaissant.

Affectueusement votre

Edm. G.

<sup>1</sup> Questions relatives à la notice biographique et bibliographique que prépare Jean Descoullayes pour le numéro d'*Hommage à Edmond Gilliard* publié en 1935 aux Editions des Trois Collines, à Lausanne.

<sup>2</sup> Edouard Payot (1858-1930), maître au Collège classique de Lausanne et directeur de 1890 à 1923. Collégien, Edmond Gilliard fut pensionnaire chez lui (voir *Tout-y-va, Œuvres complètes*, Editions des Trois Collines, Genève, 1965, pp. 935-936).

<sup>3</sup> Pierre Beausire : « Edmond Gilliard », *Présence*, № 3, 1933, pp. 28-40.

<sup>4</sup> *Revue de Belles-Lettres*, № 7, octobre 1926, « Cahier d'hommages à Edmond Gilliard ».

<sup>5</sup> Marcel Raoux : « Essai sur *La Passion de la Mère et du Fils* », Editions René et ses amis, Lausanne, 1928.

<sup>6</sup> Edmond Gilliard : *Henri Warnery*, Payot, Lausanne, 1904.

à *Pierre Beausire*

Dieulefit, le 28 avril 1936

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre lettre. Je ne pouvais recevoir meilleure preuve de votre amitié, de son dévouement et de son utilité.

La forte simplicité de votre parole répond tout à fait au sentiment qui inspira mon geste de confiance, et même de confidence. Elle confirme entre nous la parfaite convenance de nos sensibilités, sinon l'entièvre conformité de nos conceptions. Mais, en ce domaine, c'est justement le sensible qui fait foi. Nous sentons de plus en plus, entre nous, le « naturel » s'établir. Il n'y a pas de plus grand repos que d'atteindre au naturel, ni de plus grande délivrance que de réaliser la simplicité. J'éprouve avec vous ce profond agrément. Cela n'empêchera pas, peut-être, qu'il ne subsiste entre nous une certaine timidité « dans les abords »; le sentiment de cette nécessité qui oblige notre amitié à la « concentration simplifiante », et, si j'ose dire, au « dépouillement adaptatif », nous laissera un peu gênés l'un vis à vis de l'autre jusqu'au moment où le réajustement sera fait, le passage de l'ordinaire à l'évident. Il y aura chaque fois à ravalier des différences, et à les

rendre conciliantes plus qu'opposées ; — ainsi celle que met l'âge. Nous pouvons atteindre à la parfaite égalité de sincérité. Et à reconquérir, à tout coup, notre simplicité, nous la trouverons toujours plus neuve et « obligeante ».

Je n'arrive, moi-même, à la simplicité que par l'exaltation. Je suis dépayssé, je ne me sens pas dispos tant que je ne suis pas transporté. Je ne suis soulagé que quand j'ai pu, à travers la bourre quotidienne, faire le trou jusqu'à ma réalité. Mon sang-froid est de l'au-delà ; mon calme est le produit de ma passion extrême. Je ne me comporte « naturellement » que lorsque j'ai créé les conditions qui me permettent d'exercer mon pouvoir de « revenant ». Je procède, pour ainsi dire, par apparitions. Je me meus à froid dans ce qui brûle autrui.

Pour ce qui est de la « constance du moi » — je réponds à une de vos remarques, selon ma manière de simplicité — il est bien entendu qu'elle constitue justement l'élément qui rend la vie passionnée. A chaque minute il s'agit de ressauver l'éternité. Faire tenir dans la seconde le péril de l'éternité, que voulez-vous de plus dramatique, de plus anxieux ? Et de plus triomphant ? C'est le goût du danger total qui anime ma foi. A chaque coup le défi radical, le pari prométhéen.

... C'est ce qui fait le jeu de la mort et de l'amour, qui sont une même chose radicale sous deux aspects d'apparence. Il n'y aurait pas d'amour s'il n'y avait pas de mort, et inversément. L'amour... c'est le coup de reins de l'éternité...

L'accidentel est inconcevable sans insertion dans l'éternel, et l'éternel sans contenance de l'accidentel.

C'est ma passion que je nourris — de mort et de vie — en logeant ma foi dans *mon* éternité. Car, qu'est-ce qu'une éternité extérieure ? L'éternité, cela peut être que des *moi*. Je donne, pour aimer, jouir et souffrir, *mon* éternité en loyer à *mon* corps passager.

C'est ainsi que j'arrive à rendre précieuse ma chair, — ma chair véhiculaire. Toutes les étapes de l'éternité passent et repassent par la chair. La chair est le Chariot d'Israël. On renaît éternellement soi dans la chair réempruntée, — charnière de l'évolution. On ne connaîtra réellement la chair que lorsque justice éternelle lui sera rendue. Le magnifique, le « ravissant », c'est qu'à chaque incarnation (c'est ça, la Chute de l'Homme) il faut rentrer dans les ténèbres du sang pour en faire renaître la lumière de l'esprit. Repasser par toutes les affres exaltantes. On ne peut rien que du dedans du sang, du dedans de *son* sang actuel. Le sang est le combustible de la rayonnance.

Comprenez-vous pourquoi il faut se savoir éternel pour aimer vraiment (en esprit et en vérité) la *Chair*...

votre

Edmond Gilliard

*à René Bray*

Paris, 20 Av. du Général Clavery 16<sup>e</sup>  
le 24 déc. 1936

Cher Monsieur,

C'est hier seulement que m'est parvenue la coupure de la *Gazette*<sup>1</sup>.

J'ai quitté Dieulefit il y a une semaine, et pour trois mois, je pense. Nous sommes ici, dans le plâtras des seaux de peinture, avec trois divans que nous traînons de chambre en chambre et encore si dépourvus de mobilier que je vous écris sur mes genoux... Je m'excuse donc et de l'apparence de mon écriture, et de sa brièveté.

Mais je tiens à charger ces quelques mots de ferveur reconnaissante et amicale. Vous m'avez été, plus que vous ne pouvez vous le représenter, *bienfaisant*. Votre parole m'a certainement délié / délivré d'une contrainte que l'opinion avait fait peser sur moi. Elle m'a fait considérer comme possible et naturelle une expansion « verbale » dont l'énergie avait été si longtemps refoulée par l'angoisse de la singularité.

Je vous dois beaucoup de paix.

Je suis, cher Monsieur, votre bien amicalement dévoué

Edmond Gilliard

<sup>1</sup> Dans son article sur *La Dramatique du Moi*, *Gazette de Lausanne*, 13 décembre 1936, René Bray écrit notamment :

« [Edmond Gilliard] fait l'épreuve de sa langue en même temps que de ses idées. On sait quelle est pour lui l'importance de l'expression, il ne peut concevoir de pensée sans mot : toute force a forme. Il est un verbal au sens noble du mot. Il porte des mots comme un pommier des pommes. Le mot est chez lui fait de nature. C'est dire qu'il n'y entre aucun artifice. Edmond Gilliard est verbal et tourne le dos au verbalisme. Sa langue est une continue création : même le mot usé, sous sa plume, est neuf. Sa langue est toujours vierge. Il se crée lui-même dans l'acte de la parole. Il se révèle en parlant. Cette quête qu'il mène est d'ailleurs pleine de difficultés, de hasards, de mystères : c'est une passion, d'aucuns diraient une religion. [...] Rien chez lui du prospecteur de nuées : il est solidement posé des deux pieds sur son sol natal. S'il voit loin, ce n'est pas parce qu'il s'envole sur la chimère, c'est parce que sa taille le dresse au-dessus des autres. Comment ne pas aimer cette démarche altière, ce souci de l'homme et du réel, ce sens heureux de l'expression ? L'univers est-il éclairé de tant de phares que l'on puisse détourner les yeux de cette lumière ? »

*à sa sœur Louise*

17 fév. 1937

Chère soeur,

Vu hier Mme Sahuqué, Accueil simple, conversation aussitôt animée et vigoureuse... Mais cette femme n'est pas une femme. C'est un homme manqué qui se venge. C'est une championne qui cherche à battre les records masculins, en revendiquant, pour la femme, le droit égal aux performances artistiques et techniques abusivement qualifiées viriles. A chaque instant elle revenait à son exemple favori : l'aviatrice Hélène Boucher. Au fond, le sexe l'intéresse beaucoup moins qu'il ne l'embête, pour la différence naturelle qu'il crée. Elle dit elle-même avoir réglé la question par suppression (pour son compte propre) de tout « exercice sexuel » — si je puis m'exprimer ainsi.

Ainsi elle se maintient — amazone — en état de guerre, de rivalité combative et de défi. Elle ne sent pas la nature de la supériorité du féminin.... Elle ne fonde pas l'autorité de la femme sur la maternité. Elle ne prend rien « en creux » — elle met tout en pointe.... Rien à faire, on frappe toujours sur la cuirasse de Minerve ou de Bellone ; — elle ne se laisse pas pénétrer ; donc elle n'a pas de foi en sa fécondité.

Je reviens cependant, de cette visite, avec une impression sympathique, et de l'estime pour une réelle bravoure, un bel entrain sportif.

Peut-être la révolte des femmes doit-elle précéder le règne du Féminin (encore que je croie que c'est plutôt la tâche du « masculin supérieur » (des « féminisés ») de réaliser l'œuvre réparatrice) — Peut-être, avant de l'initier (la femme) à sa propre puissance (de l'intelligence de laquelle toutes les institutions — éducation, instruction, religion etc — la détournent encore aujourd'hui) faut-il l'exciter à nier et à saccager la prétention du mâle lui-même à sa séculaire et naturelle toute-puissance. Pour faire tomber le faux prestige avant d'établir la justice.

... Ça n'empêche pas que, dans cet entretien, à chaque instant, mon « élan féminin » a été coupé court et s'est perdu dans les fourrés, dans les encombres d'un débat désuet.... pour nous.

Rien d'autre à vous communiquer. Marc est en Suisse pour une semaine, à Leysin pour plusieurs jours en tous cas, puis à Lausanne, un peu. — Il avait besoin d'un changement d'air après sa grippe, et le surmenage auquel l'a forcé, mal remis, la traduction in extenso de tout l'interrogatoire du procès de Moscou (d'allemand en français) pour sa Corresp. internat...

Alice a eu une forte angine ; elle en est encore éprouvée. Je suis peu sorti, retenu plus que d'habitude par des soins de ménage.

Affectueusement

fr. E.

*à Pierre-Louis Matthey*

Dieulefit, le 7 mai 1936

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a bien amusé. Je n'oserais en promettre autant de la mienne. Mon genre est, comme on dit, sérieux. Il est vain d'aller contre sa nature ; tout ce qu'on peut faire c'est de s'en servir avec honnêteté : j'entends liberté pour soi et civilité pour autrui.

J'ai donné à fond dans mon sérieux ; je n'ai reculé devant aucune de ses exigences ; je l'ai pleinement contenté. C'est pour cela, je pense, que, maintenant, — ayant acquis cette ultime paix de l'unité — je me sens si dispos aux aimables plaisirs de la diversité.

Votre amitié, cher Monsieur, est un de mes plus sensibles agréments. Ne croyez pas que ce soit en parler à la légère. Il faut entendre ce que je viens de dire : mon plaisir tient à mon sérieux, et celui-ci ne serait pas achevé s'il ne « comprenait » en lui mon plaisir, s'il ne m'avait pas ouvert toute la liberté du plaisir.

Il est évident que tout fait contraste entre nous ; mais ce contraste engendre les amusements de l'attraction. Nous sommes entrés dans un jeu qui ne manque pas de charme et qui crée, entre nous, d'élégantes obligations. Pour le moment, c'est vous surtout qui vous acquitez de ces dernières : les ressources vous en sont plus naturelles. Mais au moins sentez-vous que rien de leur grâce n'échappe à mon attention.

La meilleure preuve de mon amitié, c'est le plaisir avec lequel j'accepte d'être votre obligé.

Sincèrement votre

Edmond Gilliard

*à Daniel Simond*

Dieulefit le 15 août 1937

Mon cher Simond,

J'ai bien reçu votre lettre, et les « ci-inclus »<sup>1</sup>. Je continue à me demander si on ne se fait pas des illusions sur l'opportunité et l'utilité de ma présence ; et si on ne se trompe pas sur la nature de ma personne ; et celle de mes moyens d'action.

J'ai lu et relu la lettre de M. Bovard, et le texte de la circulaire d'invitation. Je me suis appliqué à y chercher des « rencontres », et, si je puis dire, ces chocs impulsifs auxquels l'ardeur naturelle de mon tempérament n'a jamais résisté. Vous savez quel plaisir j'ai à me laisser prendre aux « amorces de vie »....

J'ai battu et rebattu ces textes sans y trouver mon lièvre. Et c'est les termes mêmes où je sentais le plus vivement le désir du « rapprochement » qui m'ont inspiré l'inquiétude du malentendu.

Je n'apporte pas des idées. Je ne comprends rien aux idées. Je suis moi. Et c'est tout. Je ne puis supporter une discussion. Je dis ce que je suis. Cela plaît ou cela déplaît, selon ce qu'on est ou n'est pas. On prend, ou on laisse. On ne discute pas : personne ne peut « discuter ce que je suis ». Ma présence est parfaitement isolatrice. Je fais un trou « définitif » dans le tissu des entretiens, — cela peut être une « porte d'évasion » pour quelques uns. Pour d'autres cela apparaît comme la nette cassure de toute possibilité de plus long commerce civil.

Je relève ceci, dans mon « cahier de notes » : « Je me sens embarrassé de moi-même, et comme dans un malaise de l'« entredeux » (équivoque), dans une conversation qui « s'élève » (?) aux idées sans emporter les passions.

» S'il y a quelque chose qui doit être passionné, c'est l'idée. L'idée qui ne peut pas tenir le coup de la passion est une idée stérile ; c'est quelque chose de châtré.

» Que peut l'idée sans moi... ? »

Aux entretiens d'Oron je ne puis apporter utilement que la passion et la violence. C'est de violence qu'a besoin la parole poétique.

Ce « jeu de quilles d'Oron », je ne puis y entrer qu'en *ruée d'humour cynique*.

Au fond, je crains de m'embêter horriblement. Et je n'en ai plus le temps ni l'âge.

Maintenant, si on me veut quand même, je viens. Mais chargé d'une haine sacrée, et radicalement intransigeant. J'amène L'ORAGE.

(OURAGAN des ORIGINES ORGANISATRICES...)

Jugez de l'effet que ce style peut produire à Oron ?... Tiens : Oron.... serait-ce possible que cela allât si profond « étymologiquement » ??

— Passez ces lignes à M. Bovard ; qu'il ne m'en veuille pas, et ne doute pas de mes sentiments sympathiques.

Croyez vous-même, mon cher Simond, à mes pensées tout amicales

Edm. G.

P. S. Avez-vous des nouvelles de Beausire ? Je me suis laissé aller à lui écrire, le matin de mon départ, une lettre où j'ai mis quelque « vivacité » amicale...

---

<sup>1</sup> René Bovard avait pris en 1936 avec Maurice Gex l'initiative de rencontres annuelles au Château d'Oron pour y discuter, sous la présidence du philosophe H.-L. Miéville, de questions d'actualité, politiques, sociales et artistiques en particulier. Les Entretiens d'Oron de l'automne 1937 eurent pour sujet « la formation des esprits ». Edmond Gilliard s'y est rendu malgré ses réticences et a relaté ses impressions dans des « Boutures », *Suisse romande*, janvier 1938, pp. 185-187 ; texte repris dans *Oeuvres complètes*, pp. 1183-1186.

à *Edouard Juillard*

Leysin, le 22 déc. 1940  
chez le docteur A. Gilliard

Monsieur,

Comptez-vous toujours sur l'article que vous m'avez demandé en août ? — ou bien la « sensibilité » grandissante des circonstances vous rend-elle hésitants ? — d'autant plus que je ne suis pas l'homme dont l'intervention, en ce moment, pourrait paraître la plus souhaitable à certains. Jamais je n'ai été plus suspect d'entretenir, ou de chercher à susciter, parmi la jeunesse, l'esprit de révolution.

... La France n'a jamais été plus décisivement divisée que maintenant. La haine qui couve entre Français l'emporte certainement sur celle qu'on voit à l'étranger. C'était déjà le cas (je l'ai assez senti,

habitant dans le pays, et ayant passé deux hivers à Paris) au moment où la guerre a éclaté. Si on n'avait pas eu cette « diversion », c'est entre Français que la mitraille aurait donné. Du reste, à cette heure, suivant l'étranger qu'on hait on marque le Français qu'on déteste.

Est-ce que je crois, pour cela, la France perdue ? Bien au contraire. Il y a, en France, d'impérissables ressources de salut.

Mais je n'hésite pas, moi-même, à choisir, des deux Frances celle seule qui me donne l'espérance ; — celle que je sens capable de délivrance et assurée de réel avenir, — celle en qui résident les éternels pouvoirs d'actualité, les invincibles raisons de « présence bienfaisante », et l'incontestable supériorité d'autorité humaine.

Cette France, ce n'est pas celle de Bossuet ni celle de Chateaubriand ; c'est celle de Rabelais, de Montaigne, de Molière, de Voltaire (eh oui, quand même), de Stendhal.... de Gide...

Ce n'est pas par son latinisme — son romanisme — que la France se sauvera : c'est par sa « gauloiserie ».... Reste à savoir ce que c'est que l'esprit gaulois ; ce n'est pas du tout ce qu'on s'est plu à faire entendre par diffamante dérision ou hypocrisie. C'est le grand esprit de la liberté humaine. C'est ce qui a fait que tous les grands vrais chrétiens de France ont été condamnés par Rome... C'est ce qui inspire même le gallicanisme à Bossuet qui a bien risqué d'être condamné lui-même.

... Je vous le répète, Monsieur, avec moi le sujet devient dangereux.

Je parlerais, du reste, de tout cela, plus volontiers que je n'en écrirais. L'idée de paraître dans la « Feuille centrale de Zofingue », je vous l'avoue, paralyse ma main. Loin de [me] sentir « parmi la jeunesse » je m'y sentirais sous le contrôle des « vieux »....

Agissez, cher Monsieur, à mon égard en toute liberté. Vous voyez que je me suis laissé aller à vous écrire tout amicalement.

Edmond Gilliard

*à René Bray*

Leysin, le 27 décembre 1940

Cher Monsieur,

Louis Junod me renvoie votre lettre, — ici où je suis, pour l'hiver, en séjour chez mon fils, le médecin.

Je vous remercie de vos lignes dont la chaleureuse sincérité m'a touché. Je n'ai pas pu faire autrement que de pousser jusqu'à cette

extrémité, où je sais bien que je risque de me trouver un peu seul. Je crois ne m'être accordé aucun répit avant d'avoir atteint le point où s'épuise mon dernier pouvoir de précision.... mais au bord de quelle immensité d'inconnu, de quel gouffre de vague.. ! J'ai tâché d'aiguiser la netteté jusqu'au moment où sa pointe « expire » dans l'invisible. Le « point géométrique » me fascine<sup>1</sup>.

Mais soyez certain que cette « absorption » ne me rend pas indifférent à la passion de l'heure. Mon abstraction n'est pas une distraction, mais une concentration ! Plus je tends vers le centre « idéal », plus le « ressort du rayon » me ramène au sensible du réel. — J'ai toujours dit que ma « philosophie » m'avait appris à manger ma soupe.

Vous me permettrez de dire (sans impertinence je l'espère) que je lie mon sort à celui de la France. Je ressens intimément, dans mon âme et ma chair, la douleur présente — je ne puis pas dire « de mon pays », mais du « peuple de ma langue »... Rien ne peut, cependant, ébranler mon espoir. Je crois savoir où sont les assurances du destin. Il ne s'agit pas d'illusoire restauration. Il s'agit d'une totale invention. Lorsque la violence sera épisée, c'est la France nécessaire qui apportera la neuve charité.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments bien dévoués

Edmond Gilliard

<sup>1</sup> Dans *Journal 1930-1945*, Mermod, Lausanne, 1945, Gilliard écrit :

« Le point géométrique me fascine.

J'ai aiguisé la « pointe du net » jusqu'à l'extrême, où le « point de la pointe » s'évanouit dans l'invisible et expire dans l'imperceptible » (*Oeuvres complètes*, p. 570).

à Georges Bonnard

Leysin, le 9 janvier 1941

Cher Monsieur,

Je vous remercie de vos lignes amicales. Tout ce que je puis dire, pour mon dernier petit cahier<sup>1</sup>, est ceci : pendant deux ans, dans le bouscusement continual (du moins à partir de juillet 1939), changeant sans cesse de résidence, dans des domiciles empruntés et sans séjour vraiment suivi nulle part, de reprises en reprises d'écriture, je me suis

toujours senti obligé par la même nécessité d'expression. Je n'ai jamais, même après des mois d'apparent abandon, perdu ma direction, ni hésité à reconnaître « mon sens ».

A tout loisir des circonstances, je me suis retrouvé « en état de constance », disposant de tous mes moyens d'« enchaînement », de mon entière « faculté de présence », et (si je puis dire encore) de toutes mes « opportunités d'actualité ».

Non que ma volonté (du moins ce qu'on appelle communément de ce nom) ait eu à intervenir pour ranimer ma décision ; les retours se faisaient d'eux-mêmes, par vagues d'évidence.

Je crois n'avoir pas lâché un mot que je ne l'aie soumis aux extrêmes exigences de mon besoin — de ma passion — de précision : je ne crois à mon évidence que lorsque le mot par lequel elle s'exprime, après être sorti du feu, se prend à froid. L'œuvre de feu n'est achevée que lorsque le cristal a raidi ses arêtes.

Si je vous dis tout cela, cher Monsieur, ce n'est pas pour objecter à votre réserve, mais pour répondre à votre amitié. Entre nous, il y a, je crois, un vrai lien d'« honnêteté ». J'en sais le prix, pour la raison et pour le cœur.

Votre bien dévoué

Edmond G.

---

<sup>1</sup> *La Dramatique du Moi*, troisième cahier, « Amour », Editions des Trois Collines, Lausanne, 1940.

à *Pierre-Louis Matthey*

Yverdon, le 3 janvier 1942

Mon cher ami,

Rentrant de Bâle (où je viens d'être pour la troisième fois grand père) j'ai été tout heureux, et ému, de trouver ce témoignage de votre fidélité amicale et de votre superbe énergie poétique<sup>1</sup>...

Ces deux termes sont, évidemment, d'une nature d'importance bien différente ; mais vous ne m'en voudrez pas de les avoir disposés dans cet ordre de « sensibilité ».

Votre amitié, inscrite sur la première page, a accompagné ma lecture enchantée ; elle m'a dépouillé de toute timidité étrangère au seuil

de votre paysage transmontain, et m'en a rendu particulièrement hospitaliers la pathétique véhémence et le « ravissant » enveloppement...

Vous dites que vous éprouvez auprès de moi une sorte d'« allégresse enfantine ». C'est tout simplement que vous avez découvert que je n'ai été, ne suis, ne serai jusqu'à la fin qu'un naïf.

Mais il y a une façon de deviner ma naïveté qui m'est plus précieuse que tout... je n'ai jamais désiré avoir d'autre preuve de ma naturelle « gravité ».

Votre  
Edm. G.

---

<sup>1</sup> *Alcyonée à Pallène*, Mermod, Lausanne, 1941.

à *Gérard Buchet*

Yverdon, le 19 fév. 1942

Mon cher Buchet,

Ne m'en veuillez pas d'interroger l'homme à travers le rideau sonore de vos vers<sup>1</sup>... Je suis dans un mauvais moment d'exigence, et supporte mal les détours, même charmants, du « poétique ». J'éprouve une sorte d'impatience devant les suggestions évasives du poème. J'ai besoin de prose crue, et qui tire à bout portant... Pardonnez-moi ; c'est que mon âge ne me laisse plus, à moi, que les extrémités de l'urgence. Et je bouscule ainsi le loisir légitime que votre jeunesse vous octroie.

Certes, les inflexions de votre rythmique ne manquent pas de vigueur ; mais j'attends d'autres gestes de votre musculature.

Par dessous les draperies poétiques dont les plis se font selon la balance un peu conventionnelle du cortège — je cherche à libérer la démarche de l'« homme nu ».

Ce goût de la nudité rend peut-être ma vieillesse scandaleuse.

J'avais beaucoup plus de pudeur quand j'avais vingt ans. Et je faisais des vers.

Cordialement votre

Edm. Gilliard

---

<sup>1</sup> Gérard Buchet : *Poèmes pour des amis*, Editions de Pages, Lausanne, 1942.

à *Pierre Beausire*

Fiez, le 13 juin 1942

Mon cher ami,

[...] J'ai voulu reprendre mon « école contre la vie »<sup>1</sup>. Mon élan d'attaque a été vite embourbé. Il n'y a rien à faire. La résistance est insurmontable. L'espèce de peine que je rencontre n'est pas de la nature de celles qui obligent mon honneur à l'acharnement. C'est du pensem. Ce n'est plus du labeur nécessaire, pour moi. Il suffit, pour ma démonstration, d'être maintenant celui que je suis — après avoir passé par là. C'est à dire indemne. Mon débat est achevé. Cette sorte de « rétorsion » me paraît indigne; et s'expliquer plus par des relents de rancune que par un devoir d'urgente conscience. Je suis comme un évadé qui ne serait pas encore assez complètement, assez paisiblement et évidemment entré en possession et en « utilisation directe » de sa liberté, pour en être arrivé à perdre jusqu'à la mémoire de sa captivité. C'est à d'autres de savoir que j'ai été prisonnier ; moi, je dois l'oublier ; c'est cela ma preuve. Elle ne peut être que d'espèce immédiate.

Décidément, je ne puis plus écrire que « gratuitement ». Sans « sujet ». Il suffit que je me donne un sujet pour que je me sente gagner par le doute ; je perds l'assurance que mon invention soit nécessaire. Il faut que je sois, pour ainsi dire, devant le vide. Si je sais trop ce que je vais écrire, il me semble que ma main est seconde, et non pas première. Mon écriture me découvre ce que je pense. Je sens qu'il y a quelque chose ; mais je ne sais pas quoi avant que mon écriture, lancée, me le rapporte. Je ne sais si je commets un contre-sens en empruntant, à une citation de Bacon, ce mot : « La Chasse de Pan »... Il m'a enchanté<sup>2</sup>. Je suis chien de chasse. J'y vais jusqu'à l'épuisement de mon souffle. Des lieues pour le moindre gibier vif dans la gueule...

J'ai rompu le collier. Mon « Ecole contre la vie » en montre encore trop les traces. Mon « Ecole contre la vie » n'a pas encore la noblesse totale de la liberté.

Si on la publie un jour, le fait que je n'ai pu l'achever lui donnera toute sa signification. En achèvera vraiment la portée.

[...]

Votre

Edm. G.

---

<sup>1</sup> Des fragments de *L'Ecole contre la Vie* ont paru dans *Traits*, décembre 1940, février, avril, juin et août 1941 ; Edmond Gilliard y ajoute un chapitre

inédit pour la parution en volume chez Roth, Lausanne, 1942. Dans l'Avertissement, il écrit : « Il est évident qu'on m'accusera de rompre le combat après avoir lancé de pétaradants défis. J'avoue mon esquive. Je reconnaissais mes suspens. Je ne cherchais pas à boucher mes trous de silence. J'ai jeté quelques propos sommaires. Je les laisse courir leur aventure. La passion les anime. Cela suffit à m'assurer qu'ils survivront au naufrage de bien des raisons. »

<sup>2</sup> On sait qu'Edmond Gilliard retiendra cette expression pour le titre de sa dernière œuvre (voir p. 54).

à *Pierre Beausire*

Fiez, le 14 nov. 1944

Mon cher ami,

[...] J'ai à adapter tout le régime de mon existence aux circonstances que l'âge m'impose. Je ne sens nulle baisse de l'allure de l'âme ; mais c'est là qu'est peut-être le danger du fatal surmenage. Je suis porté, publiquement, à l'« outre-vaillance ». Tout engagement de « publication » — de fourniture de parole ou d'écriture à date fixe, — crispe tout mon organisme, me met le cœur en anxiété, étrangle les canaux de ma circulation.

Seule la parole improvisée, et comme surprise, seule l'écriture librement méditée et « illimitée » — spontanée maîtresse du champ de l'effort, absolument propriétaire de sa difficulté, ne répondant qu'à soi-même de sa convenance et de son exigence — .. à ce seul labeur mon cœur, en quelque état de physique insécurité que, par ailleurs, il s'avère, offrira toujours sa complaisance et son dévouement, — éprouvant la reconnaissance et goûtant le repos qu'assurent, enfin, l'exercice de la pure fonction élue, l'amoureux accomplissement de la destination sublimée.

... Tout cela veut dire que j'aspire à ne plus me sentir obligé à rien qui ne relève de mon essentiel besoin d'efficacité rigoureuse — de mon devoir d'« inaltérable » définition solitaire —; c'est à dire, encore, à ne plus considérer que l'instinct suprême de mon plaisir d'être et de « consigner » celui que je suis... Je ne puis rien faire qui témoigne mieux de mon dévouement à la vie et de mon amour de l'utilité...

[...]

Bien affectueusement à vous

Edm. G.

à *Pierre-Louis Matthey*

Davos, le 16 mars 1946

Am Kurpark 3

Mon cher ami,

C'est de Davos que je vous écris. J'y suis depuis le mois de décembre chez mon fils André — qui est médecin chef d'un sanatorium. Il est venu me chercher, en décembre, à Fiez, où une crise d'angine de poitrine m'avait rabattu (de mon hôtel, de Lausanne) et mis fort mal en point. Il y avait longtemps que je souffrais de malaises qui me rendaient la marche de plus en plus difficile ; mais je n'avais, jusqu'alors, connu le vrai débat — qui est fort dur.

Le confort et le repos d'ici m'ont fait du bien ; ils m'ont permis de m'accoutumer à un régime de prudence qui ménage l'organe lésé, en laissant à mon esprit la disposition de son indépendance.

Je n'en demande pas plus ; et, somme toute, pour l'essentiel, rien ne me manque.

Je pense rentrer à Fiez dans trois semaines ou un mois ; cela dépend du loisir qu'aura mon fils de m'accompagner ; — je n'ose encore affronter seul les heurts et la presse du voyage. Je ne puis savoir si la bonne saison me rendra quelque liberté de démarche. — J'ai reçu l'invitation à la séance de lecture de votre traduction de *Roméo et Juliette*<sup>1</sup>. J'aurais cherché à avancer d'autant mon départ si j'avais pu me supposer en état d'y assister. Il n'y faut pas songer. Même le voyage de Fiez à Lausanne (la veillée, l'hôtel) demeure pour le moment impossible.

... J'ai essayé, malgré tout, de maintenir vivant le contact animateur. Rien, mieux que votre *Poème* ne pouvait m'apporter une preuve plus précieuse de la permanence des échanges sensibles. Je ne saurais trop dire ce que vaut pour moi (en ce moment tout particulièrement) l'exemple de votre constance altière, — la noble assurance de votre bon plaisir souverain ; — cette sorte de droit du seigneur que vous exercez sur la Fable ; — vous obtenez de celle-ci qu'elle accorde à votre imagination (dont elle ne peut qu'être amoureuse) toutes ses faveurs de nymphe sourcière, — prêtant, au gré de votre maîtrise, toutes les ressources de son charme naturel et de son élégance avertie<sup>2</sup>...

.. Ah, cher ami, la *tenue*, il n'y a que cela qui vaille... Nous tenons.

Votre, affectueusement

Edmond Gilliard

<sup>1</sup> La Société de Poésie de Lausanne organise en séance publique le jeudi 4 avril 1946, à Brillantmont, une lecture de *Roméo et Juliette* avec la collaboration d'Elie Gagnebin.

<sup>2</sup> Voir l'hommage rendu à Pierre-Louis Matthey par Edmond Gilliard dans *Rencontre*, Lausanne, mai-juin 1950, repris dans *Oeuvres complètes*, pp. 1153-1157.

à *Pierre Beausire*

Bonneuil, le 23 février 1947

Mon cher ami,

Je dois vous l'avouer, je n'ai pas lu un seul ouvrage de Valéry ; pas même entre-lu. Si je n'ai pu échapper à la rumeur des alentours, ni m'empêcher de donner du nez sur des citations, je me suis toujours refusé à l'abord direct — pour ne pas dire à l'abordage.

Ce n'est pas que (pour ce que j'en ai su malgré tout, et ce que vos pages mêmes viennent de soumettre à mon évidence <sup>1</sup>) il ne puisse y avoir entre nos propositions d'étonnantes, et en apparence décisives, rencontres. Mais d'autant plus y a-t-il peut-être d'écart entre les « lieux d'énergie de leurs origines ». Je ne puis confondre ma pensée avec celle de Valéry sans imposer je ne sais quelle gêne à ma foi... Tout cela est difficile à expliquer... Il ne peut y avoir (il m'a semblé ne pouvoir y avoir), pour moi avec Valéry, de « consentement », de « consentiment » — sans quelque équivoque de revendication, sans quelque dénaturalisation de la vitalité de la « valeur d'être » que j'engage. Il fait ce que je voulais faire d'une façon qui prive mon âme de sa satisfaction généreuse, de sa ferveur collaboratrice ; elle y perd son souffle. Il aboutit à une perfection où je ne puis « élancer » la joie de ma reconnaissance ; elle démagnétise l'existence et coupe la constance de ma recherche passionnée. Le commerce de cette intelligence stérilise le « tempérament de ma création ». L'identité même me dépasse... Jardinier de l'Arbre de Vie ?... Mais il y a je ne sais quoi dans les racines qui fait que je ne puis y engager ma sève. Mon fruit se dessécherait.

Je suis certainement injuste. Mais j'ai droit ici de légitime défense. Je n'ai jamais senti de plus proche danger, — que cette menace d'identité « subtilisante ».

... Toute cette explication, du reste, est bien inutile. Il suffit de la déclaration de ce fait intime. Il y a, dans Valéry, quelque chose qui indispose mon âme et donne du malaise à ma foi.

Vous nous réconcilierez dans votre amitié.

... Au fond, je l'avoue, j'ai eu peur de Valéry ; nullement de son audace en soi ; mais je ne pouvais supporter que cette audace se substitue à la mienne sans être engendrée par les mêmes entrailles.

Mais j'ai dépassé, maintenant, l'ère de ces sortes de précautions. Et nous reparlerons un jour de tout cela librement ; et en toute largeur de meilleure audience... De ma part, s'entend...

[...]

Affectueusement votre

Edm. G.

---

<sup>1</sup> Pierre Beausire : « Paul Valéry et Léonard de Vinci », *Suisse contemporaine*, janvier 1947, pp. 4-18.

à Julia Dutoit

Fiez, le 7 oct. 47

Chère Amie,

Notre fontaine, comme toutes celles du pied du Jura, n'a cessé de couler à plein goulot ; si nous avons adapté, à ce goulot, un robinet, c'est pour pouvoir y fixer le tuyau qui permettait d'arroser le jardin. Mais tous les jets du monde ne remplacent pas la bonne pluie. La terre s'est croûtée. L'eau courait sans entrer. On mouillait la feuille sans désaltérer la racine. Cela faussait l'équilibre du végétatif. Un surmenage de parade. Il ne faut pas tracasser les malades. Il eût été peut-être plus humain de laisser faire la nature. Il y a eu des miracles de résistance...

Notre fontaine ?.. Maintenant qu'il n'y a plus de bétail dans la cour, on risque de contester notre droit. Nous offrons de fermer le robinet la nuit : ma sœur, dont les fenêtres donnent sur la cour, cherche le bruit,

et ne peut plus dormir... Nous invitons tout le voisinage à venir faire la lessive chez nous, essayant ainsi de démontrer que notre fontaine est d'utilité publique...

Car, au village, les « gros » deviennent de plus en plus gros, et les petits de plus en plus petits. Nous sommes maintenant des bien petits. Nous sommes obligés de lâcher au voisin toute une bande du jardin. Notre ancien fermier a dû aller travailler en fabrique. Un autre « petit » vend son chédail, et va faire de même. Plus moyen de tenir quand on n'a pas de quoi s'acheter des machines. Il y en a qui, sur le champ même, battent le blé fauché. On rentre avec la paille en gerbe et le grain en sac.

Les grosses fermes refont leurs façades, aménagent des garages ; ont le téléphone, le chauffage central, des salles de bain ; et quelles cuisines !.. dernier modèle du Comptoir ! Tandis que notre vieille maison...

Vais-je entamer la plainte ? — Ce n'est pas de ma façon. Il n'y a d'autre moyen de s'assurer le providentiel que d'encaisser totalement le fatal. Le moindre regret vous fait rater la chance, qui est toujours immédiate...

Je pense beaucoup à Alice, ces temps. Notre compte n'est pas encore entièrement réglé, puisque j'ai encore du regret de ce que je lui ai fait... Ce que j'appelle mes « Reconnaissances » ne sont que des essais de ressaisir l'immédiat. Il n'y a pas moyen de vivre ensemble — d'avoir vécu ensemble — tant bien que mal — sans qu'il y ait eu quelque part, tout au fond, dans le destin d'origine, une raison d'immédiateté. Mon alchimie ne tend à autre chose qu'à extraire cette essence... L'opération réalisée, il semble qu'il n'y ait plus que du soleil sur tout. C'est ma façon de « faire de l'or » avec le plomb de la vie.

Vous êtes seule maintenant ?.. Votre épaule ? Vos enfants ? Quelles nouvelles de leur rentrée ? Merci à Colette de son affectueuse invitation.

Je pars demain pour Bâle. Je quitte Fiez, emportant tous mes effets. C'est de Bâle que je pense partir pour Paris ; je ne sais encore quand. \* Il se peut que mon séjour à Bâle se prolonge.

Ma santé ? Tant qu'on me chatouille l'âme, ça va. Il y a eu certainement, ces temps, une repiquée... Qu'en fera l'hiver.. ? Mais, jour à jour, cela suffit.

Mes bien affectueuses pensées

votre

Edmond

\* et même si... ? Ma belle fille reprendra, l'après midi, du travail de laborantine dans un hôpital, mettant pendant ce temps sa petite à la garderie du dit hôpital. Ma présence risque de compliquer les choses...

J'ai lu votre lettre à ma sœur. Elle vous envoie, touchée, ses plus sympathiques messages.

Mie-Lise aussi se délecte... Et moi, j'aime... Si vous ne vous relisez pas, moi je vous relis...

*à Jean-Marie Dunoyer*

Lausanne le 9 sept. 48

Mon cher ami,

Je suis venu ici, passer quelques jours, voir mon médecin de retour de vacances, et secouer, par quelques rencontres la torpeur débilitante de la campagne ; j'y ai trop de temps pour tourner dans le rond de mes misères — mauvaises étreintes, insomnies — ; jardins, verger, et même la vieille maison, tout y dénonce, et y accuse, l'inutilité et presque l'indiscrétion de ma présence. Je ne suis plus capable du moindre geste de jardinage, du plus menu travail qu'exigerait l'entretien des lieux qui se délabrent. Planter un clou m'est un effort. Je dois lutter contre l'angoisse d'une impuissance honteuse.

Il n'y a que ma plume qui tienne encore, mais à tout petits coups du matin — quand encore l'insomnie n'a pas épousé, par la résistance au rongement, le petit venin d'attaque nécessaire à la reprise.

Bref, les temps m'ont été physiquement et moralement bien durs parfois. Mais quel qu'ait été souvent mon désarroi, il y a en moi je ne sais quoi qui ne se « rendra » jamais. Il suffit, après des temps de marasme, d'une pointe de découverte par piquée de plume, pour que se produise la précipitation de ma foi. Trois mots qui « y sont » ; et plus rien du reste n'importe. Toute balance est rétablie. Et ces mots ont d'autant plus de valeur probative (dirai-je « gracieuse » ?) que je n'y avais pas pensé avant. Ma méditation moisit quand l'improvisation, tout d'un coup, ne m'en livre la surprise...

J'avance très lentement dans mes Notes sur Rousseau<sup>1</sup>. C'est très laborieux. Mais le mot labeur a pour moi un sens particulier. C'est l'opération même qui aboutit à l'exaltation. Comme on dit *al-chimie*, je voudrais pouvoir dire *Al-Labour...*

Je vous envoie d'autre part une petite revue d'ici, qui contient de moi deux pages sur la mort de S. U. Zanne<sup>2</sup>. Il se trouve qu'on y donne un texte de Ponge, et un hommage à sa personne. Je suis heureux de cette rencontre. Dites-le lui, si vous en avez l'occasion. J'ai gardé le plus sympathique souvenir de notre rencontre chez vous.

Je vous remercie de ce que vous me dites de vos projets, et de certaines réalisations assurées. Votre adaptation de *Lysistrate..* Faites-moi toujours l'amitié de me tenir au courant.

Quant à Pascal ce fut un de mes « accoucheurs ». Mais l'enfant qu'il m'a aidé à faire a poussé son aventure. J'ai peine à revenir sur le débat. Mais le bénéfice des suites est certain.

Je viens justement d'écrire ceci dans mes notes sur Rousseau :

« Je ne garde des œuvres qui ont figuré au programme de mes cours que celles qui m'ont servi, en mon privé, d'accoucheuses. Je ne fais pas de la critique littéraire. Je cherche à mettre au jour mon « idiome ». J'ai dit ceux qui m'y ont *naturellement* aidé : Montaigne, Pascal, Stendhal, Baudelaire. (Etrange concours peut-être, à juger du dehors. En mon dedans, cela se tient...) Et Rousseau : avec celui-là je ne suis pas encore au bout du débat. Il reste de l'arrière-faix... — — »

Croyez, cher ami, à la fidélité de l'attachement que je vous porte. Joignez votre femme à vous dans mon bon souvenir.

Votre

Edmond Gilliard

<sup>1</sup> *Rousseau et Vinet individus sociaux*, Payot, Lausanne, 1925. Dans une deuxième préface, écrite vers 1950 mais restée inédite jusqu'à la parution des *Œuvres complètes*, Gilliard annonçait les *Nouvelles Notes sur Rousseau* en ces termes :

« J'ai peine à accepter que ce texte soit réédité sans d'expresses corrections : il s'agit avant tout de la partie consacrée à Rousseau. J'écrivais, alors, mes conférences. Je me mis, bientôt après, à les improviser. Ce fut le cas toutes les fois que je parlai de Rousseau pendant les dix ou quinze années qui suivirent. J'acquis ainsi une expérience, je gagnai une liberté qui rendent mal supportables, à mon regard d'aujourd'hui, le compassé de mon écriture, le prématuré de ma sentence. Mais je me trouve, par le fait même, dépourvu d'aucun document qui me permette de produire la preuve des réparations que ma parole a apportées à l'insuffi-

sance, à l'évidente injustice, de mon premier jugement dont seuls ici les termes demeurent consignés.

D'où l'élaboration de ces notes étendues » (*Oeuvres complètes*, pp. 990-991).

Dans les *Oeuvres complètes*, les *Nouvelles Notes* sont intercalées dans le texte original de *Rousseau et Vinet individus sociaux*.

<sup>2</sup> Edmond Gilliard : « Extraits de Journal. De la mort de S. U. Zanne », *Pour l'Art*, № 2, septembre-octobre 1948, pp. 19-20 ; texte repris, avec quelques modifications, dans *Oeuvres complètes*, pp. 624-627.

à *Pierre Beausire*

Davos, le 24 mars 49  
Am Kurpark 3

Mon cher Ami,

[...]

Au fond, mon Rousseau — avec cette nécessité de démonstration suivie, malgré les coupures que le procédé des notes me permet, — devient un peu un pensum. Je suis de plus en plus incapable de faire ma besogne avec la matière d'un autre. Et plus celle de Rousseau touche à la substance de la mienne, plus l'artifice de cette « couverture » me gêne ; plus ces trucs de « contamination » me semblent, de lui à moi, de moi à lui, embarrasser notre franchise. Ça tient de l'abus de confiance... Mon Journal seul dégage mes entournures. Je me souviens que le père S. U. Zanne après avoir lu ma conférence sur Rousseau et Vinet<sup>1</sup>, m'a dit : « Quand auras-tu fini de grimper sur le dos des autres pour faire ton boniment ? »

Je me sens coupable de détournement. *Rousseau* quand même, c'est lui, et non pas moi — si proche que puisse être, souvent, notre cause. ... Enfin, on me rendra un jour la pareille pour peu que je le vaille !

Bien affectueusement

votre

Edm. G.

---

<sup>1</sup> Conférence sur *Rousseau et Vinet*, organisée par la Société des Etudes de Lettres, le 4 février 1922.

*à Jean-Marie Dunoyer*

Fiez le 25 mai 50

Chers amis,

Me voici rentré après un court séjour à Riehen. Tout retour à Fiez, maintenant, me fait retomber de la vieillesse sur les épaules. A Paris, l'immédiat peut encore précipiter ma vie dans l'instant ; ici le quotidien s'accroche au vieux train des années. Non, je ne renie pas Fiez ; mais j'en ai tiré l'expéditif de ma nécessité. Il me semble que je n'y rentre plus qu'à contre-temps ; et, que, lui-même, me fait sentir qu'en y revenant je fausse la signification de notre contrat originel.

Toutes proportions gardées et quelle que soit la différence de nature morale de l'épreuve, je suis comme un qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, eût été exilé, de la cour, dans ses terres... J'appelle vainement mon paysage ; la rue Mouffetard, la Place de la Contrescarpe ont mis leur visage entre lui et moi. Je viens d'écrire dans mon Journal : Ma paix devient indifférente au chant des oiseaux ; il faut, à son espoir, le bruit du pas des hommes... <sup>1</sup> Je sens toujours la terre ; mais sous le pas.

Paris, j'y ai connu des moments d'allègre anonyme... qui ont dissipé tout le poids de mon destin. En donner des preuves notables, je ne puis. Cela a quelque chose de clandestin.

C'est ce qui fait que, quel que soit le souci que j'emporte, Paris demeure pour moi le « lieu de grâce »... Mais, encore une fois, tout cela, je ne puis le soutenir par un propos. Je le sais ; cela me dispense d'essayer de le faire croire — à qui ne sent pas, de lui-même, que je le sais.... Comment, du reste, expliquer autrement que par cela, cette sorte de « sous-entente » qui a rendu si naturelle notre amitié ?

[...]

Merci encore de toute votre affection. N'oubliez pas mes hommages à madame votre mère ; et rappelez-moi sympathiquement au souvenir de M. L'Eieu

votre

Edmond Gilliard

Ma sœur me prie de joindre ses pensées. Elle a bonne allure ; mais dit perdre tous ses moyens lorsqu'il s'agit d'écrire « à Paris ». Je vous jure cependant qu'elle serait encore capable d'y vivre...

<sup>1</sup> « *Fiez.* — Il m'est impossible maintenant de réhabituer ma paix à ces champs. Elle y erre à vide. Il lui faut la trempe — le tremplin — de la rue. Et pourtant je viens des champs. Je leur dois de n'avoir jamais pu devenir citadin. Il s'agit ici de tout autre chose. Je sens toujours la terre. Mais sa radiation, — sa réponse animée — m'est rendue nouvellement sensible par la vibration du pavé. Sur le pavé il y a le pas *terrestre* des hommes. Ma paix devient indifférente au chant des oiseaux. Il faut, à son espoir, le son du pas des hommes.

Elle ne peut plus se promener ballante. Il faut qu'elle marche coudoyée » (*Journal 1945-1951, Œuvres complètes*, p. 715).

à *Freddy Buache*

*Fiez le 4 nov. 50*

Mon cher Buache,

Rentrant d'absence je trouve ici les trois numéros de *Carreau*<sup>1</sup>.

Merci. Vous y allez de votre propre vigueur ; rien ne peut mieux répondre à l'appel de mon œuvre qu'une affirmation de carrure comme la vôtre. Je puis dire que je pense moins à moi quand je lis ce qu'on dit de moi — que je ne suis sensible à ce que le geste d'autrui, à mon occasion, apporte de concours « originel » à la « cause de la Vie ».

Vous parlez de « concentration ». J'espère que ma vieillesse rend mon pouvoir de vie de plus en plus « concentrique ». C'est tout autre chose que ce qui porte la vieillesse, en général, à « rassembler des souvenirs ». L'ennemi de la vieillesse, c'est le souvenir. Le souvenir est la crasse des vieux.

Horreur de la cuisine des restes. Mon secret est un secret d'alchimiste. Secret ?? ... Au fond, c'est si simple.

Cordialement votre

Edmond Gilliard

Amitiés aux gens de *Carreau*.

---

<sup>1</sup> *Carreau*, dont le titre a été trouvé par Edmond Gilliard, paraît à Lausanne de décembre 1949 à 1955 ; dans le numéro d'octobre-novembre 1950, Freddy Buache consacre un article à *De Rousseau à Jean-Jacques* sous le titre « Un chant d'amour et de liberté ».

à *Yves Velan*

Fiez le 19 nov. 50

Mon cher Velan,

Merci de votre témoignage<sup>1</sup>. Je le sais et le sens valable.

Cinquante années entre nous ? Cela vous gêne ? Qu'est-ce que cet espace pour les âmes en qui s'annonce et subsiste le pouvoir de « faire le saut »... Si vous saviez d'où je prends ma visée du temps ? — et sur quelle charnière se renversent les âges !

Ce que je souhaite au Velan de 25 ans, c'est que le Velan qu'il sera à 75 ans, puisse encore mériter, à propos de son œuvre, qu'un nouveau jeune Velan de ce temps futur, dise, parlant au nom de plusieurs : « Notre besoin de cette œuvre est notre plus sûr hommage ».

Vous dites : « Edmond Gilliard s'est amassé des trésors de haine sur la terre »... (et j'ajoute, pourquoi pas, dans le ciel aussi, selon l'image qu'il plaît aux haineux de s'en faire...) ; et, de cela, vous me louez. Entre nous je vous dis que je m'aimerai toujours plus qu'« Ils » ne pourront me haïr.

Cela semble d'un orgueil monstrueux. Mais c'est le *simple* secret de toute mon œuvre.

Ce qui fait leur haine fait ma paix.

Au revoir, mon cher Velan ; et bien au-delà de mes 75 ans... si le « besoin de mon œuvre » subsiste. Merci.

Sympathiquement votre

Edm. G.

---

<sup>1</sup> Yves Velan : « Bref hommage », à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire d'Edmond Gilliard, *Rencontre*, septembre-octobre 1950, pp. 27-28.

à *Pierre Beausire*

Riehen (Bâle) le 23 avril 51  
30 Paradiesstr.

Mon cher Ami,

Je vous remercie de votre lettre. Je suis profondément touché du souci que vous prenez de la fortune de mon œuvre, et du désir que vous marquez que j'y aide moi-même par une mise en jeu de ma per-

sonne, — en tirant quelque parti des opportunités que pourrait m'offrir ce séjour parisien (il n'en est plus tant sur quoi je puisse compter).

Mais ma « personne » est-elle encore capable (a-t-elle jamais été vraiment capable) de rendre à mon œuvre cette sorte d'office ?

J'en suis arrivé, en cette matière, à une telle acceptation de mon impropriété tempéramentelle que ce m'est plutôt une délivrance de ne plus me sentir comme aux gages de mon œuvre ; j'entends pour tout ce qui est de son service public, du souci de sa publicité. — Il faudrait dire mieux : il y a trop d'écart entre la charge de témoignage auquel elle m'oblige, et la mesure des congruités que peut m'offrir la courante expédition des rencontres. Il ne s'agit pas que d'une opération d'insertion ; je ne puis parler (lorsqu'il s'agit d'elle, mon œuvre) sans outre-passement des termes de la circonstance. Cela rend la « situation » de ma personne souvent insupportable à moi-même et « impertinente » (non pertinente) à l'égard de la situation d'autrui. Comment trouver moyen d'établir le « palier de l'abord » ?

... le 24 avril...

Je reprends cette lettre interrompue hier.

... Mon œuvre a un fond de miracle inexplicable. Je ne sais jamais, quand je débouche le trou de l'inspiration, à quelles inconséquences de rapports cela peut m'entraîner. Cela me maintient dans un état d'alerte — le bouchon en arrêt — ayant d'autre part le sens aigu de ce qui sied ou ne sied pas — lâchant et stoppant, en constante alternative de sensibilité.... Pour moi, impression de fourvoiement, pour l'autre d'incohérence.

Je n'arrive pas à couper les tiges pour faire le bouquet de circons-tance ; ça tire toujours, avec, les racines.

Ma revendication originelle est telle, si absolument impérieuse que je suis sans cesse obligé de l'excepter de mon propos pour demeurer dans la décence du commerce civil. Je me suis fait ainsi des habitudes de complaisance « insignifiante ». Par là dessous, de plus en plus, s'est calée la densité de mon anonymat.

Mon ambition, pour autant que je me suis laissé y mordre en ce passage d'existence, ne peut qu'être déçue. Ma paix vaincra bien au-delà.

... Cependant je vous promets de me maintenir attentif à toute chance ; de me prêter à toute saisie d'occurrence.

Je viens de terminer la révision de mes lettres au Maître S. U. Zanne. Il y a quatorze ans de silence complet entre 1906 et 1920, date de la reprise ardente. Je ne savais plus alors si S. U. Zanne était mort ou vivant; j'ignorais tout de son existence dans l'entre-deux; — lorsque le choc du redéclenchement s'est produit. J'avais 45 ans lorsque j'allai le revoir ; j'en avais un peu plus de 47 lorsqu'il est mort.

Je crois cette correspondance à point de publication — nettoyée de ce qui ne peut qu'alimenter l'indiscrétion, mais vibrante de tout ce qui peut, je crois, aider la passion. Ce serait la première chose à publier après ma mort<sup>1</sup>.

[...]

Votre, très affectueusement

Edm. G.

<sup>1</sup> Cette correspondance n'a pas encore été publiée.

à *Pierre Beausire*

Riehen le 4 janvier 54

Mon cher ami,

Je m'excuse de ne pas vous avoir remercié de votre lettre. Il faut tenir compte d'une grande fatigue qui est la suite, éprouvante pour le corps et l'esprit, de longs mois de soucis, dont je ne puis pas dire, encore, qu'ils m'accordent quelque apparence certaine de relâche. Je ne puis leur opposer qu'un état d'inertie, par usure ; et quelques intermittentes évasions — par transport dans l'« au-delà » — dont j'ai essayé dans mon tout succinct « Outre-Journal », de définir l'essence libératrice<sup>1</sup>.

« Définir » n'est pas vraiment le mot. Il n'y a pas un terme dans ces pages qui ne soit d'ardente passion ; — je pourrais dire d'office sacré. J'ai fait de la Terre mon autel. Ce que j'y « consacre » (je ne veux pas dire sacrifie, si perverti est communément le sens de ce mot...) c'est ma Verbale mission d'Homme. Je ne puis accepter une libération qui soit contre Nature ; je suis nature Terrestre ; donc mon devoir d'homme libre m'impose l'assomption terrestre. Peut-être comprendra-t-on un jour ce que je veux dire quand j'essaye de faire sentir ce qu'exige de dévouement humain total l'opération que j'ai essayé d'accomplir en transmutant la Terre en astre cosmique. Dévouement ? ... non, sublime exigence de la « vocation »,... suprême injonction de l'autorité verbale.

Création ! Création ! Ai-je d'autre refrain ?

Pardon. J'avoue mon incapacité à argumenter. Je « monumente » — si l'on peut dire. Mon « matériau » c'est de la terre. Mais je m'affirme Homme-Architecte. J'ai bâti mon Temple (Templier suis-je, d'ordre inéluctable);.... Accablé de souci terrestre, c'est la Terre que j'ai fait servir à ma délivrance.

Pardon encore de ma violence de « déchaînement »... J'aime tant *m a vie...!* —

[...]

Votre (à tous deux)

Edm. G.

<sup>1</sup> *Outre-Journal*, Mermod, Lausanne, 1953.

à *Pierre-Louis Matthey*

Riehen (Bâle) le 14 janv. 54  
30 Paradiesstr.

Cher ami,

J'ai votre *Triade* que Mermod m'a envoyée<sup>1</sup>.

Quelque différence de tonalité personnelle que nos tempéraments imposent à notre écriture, il y a entre nous une partie d'âme liée dont je sens plus que jamais la nécessité profonde et la solidarité intime.

Cela n'échappe pas à Mermod, qui, tout rayonnant de l'amitié et de l'admiration qu'il vous porte me marque assez que lui est précieuse l'assurance que je m'associe à l'une et à l'autre.

Il lui plaît de parler, à notre propos, d'un « climat de grandeur ». Que comporte, en sa bouche, de capacité réelle ce terme ?

Je le relève cependant avec reconnaissance. Et je lui prête une qualité d'hommage essentiel

Votre

Edmond Gilliard

<sup>1</sup> *Pierre-Louis Matthey : Triade*, Mermod, Lausanne, 1953.

à *Pierre-Louis Matthey*

Riehen, le 7 mars 54

30 Paradiesstr.

Mon cher ami,

Vous m'avez écrit un mot qui ne cesse de sonner l'hosanna à mes oreilles, et d'ondoyer mon cœur de sa jubilante essence... « Notre mystérieuse parenté, dites-vous, ne tient-elle pas à la même *incapacité d'être des tristes* ».

Et voici ce que m'apporte une autre voix (de quels autres confins de la passion humaine, semble-t-il ?) « Je vous écris avec *joie*, Edmond à *vous....* »

Ainsi dit André Bonnard.

Je suis le plus vieux des trois... (Oh, ma passion mystique-géométrique, de la triangulation !)

Je « somme » la Trinité en poussant ce cri de pointe :

Nous « sommes » des heureux !

Votre

Edmond G.

J'ai eu un hiver très éprouvé de santé, et de soucis de toute nature. Je ne pense pas avoir les moyens de regagner Paris avant le début du mois prochain. J'ai un besoin extrême de m'y « ravir, de nouveau, en anonymat. »

à *Jean-Marie Dunoyer*

Neuchâtel, le 5 déc. 54

Poudrières 5

Chers amis,

Voilà un mois que je suis ici — au bord du lac que je voyais de la galerie de Fiez, et dont je touchais l'autre bout à Grandson et à Yverdon. Je n'ai fait que glisser un peu au Nord au pied du Jura. Le train qui me mène à Lausanne mord presque, en passant, la lisière de nos champs... Je me sens, à la fois, rentré et coupé<sup>1</sup>...

Neuchâtel est une petite « capitale » jolie, très propre, d'apparence très aisée. Elle garde des airs de « résidence » du temps où son can-

ton était un comté sous le nom des Longueville, avant d'appartenir au roi de Prusse, sous l'autorité duquel le gouvernait paisiblement Milord Maréchal, du temps de Rousseau. Berthier fut fait prince de Neuchâtel par Napoléon...

Y vit encore, dans une certaine complaisance des traditions, une petite noblesse locale, qui a gagné la pleine considération démocratique — tout alliée à la bourgeoisie cossue... Ça s'enroule sur soi-même, en bon commerce général de vie facile. Un conformisme de tout repos.

Lausanne a bien autre allure. J'y ai retrouvé (y passant trois jours) un accueil fidèle. Je sens qu'il y a encore des attentes.... on me tend des amores assez chaudes — je veux dire qui ne sentent pas trop le réchauffé et semblent plaisantes à l'appétit de l'heure... Savoir dans quelle mesure ma santé me permettra de soutenir la reprise. J'ai bien de la peine. Mon labeur d'écriture est extrême. Je n'ai, de valable, que deux ou trois heures le matin. Ça fait, au mieux, dix lignes. Encore faut-il que la nuit n'ait pas empoisonné ce qui me reste de journalière mise en train. Je prends du reste aussi sur ces heures ma correspondance. Je continue par petits bouts ma « Reconnaissance » de S. U. Zanne<sup>2</sup>.

Je n'ai pas seulement à régler, dans ces pages, mon compte avec moi-même, et avec celui que j'y nomme mon maître.

J'ai à répondre à ceux qui m'ayant voué d'autre part de la considération et de l'amitié, n'ont pas été sans éprouver quelque gêne à sentir trop souvent sous mon propos, la réserve d'une insolite référence. Que cela prenne, à leur adresse, une allure de testament, cela m'est civilement naturel ; j'y mets toute mon honnêteté classique.

Je garde l'espoir de revenir en France vers le mois de juin. Mais je ne supporte plus un séjour de quelque durée à Paris.

Vous avais-je dit que j'avais retrouvé à Grasse, l'avant-veille de mon départ, la fille d'Ernest Ansermet, que j'avais connue toute gosse ? Elle possède, à Peymeinade, tout près de Grasse une maison, d'aspect très charmant, où elle reçoit quelques hôtes payants. J'ai repris le tutoiement, elle me dit oncle. C'est à ce titre qu'elle m'a offert de me recevoir à modestes conditions dans un confort amical. L'endroit est bien ouvert avec des promenades sans montées. Cela me tente fort.

Pensez de temps en temps à moi, et donnez-m'en un signe.

Je suis très affectueusement

votre

Edmond G.

<sup>1</sup> La maison familiale de Fiez a été vendue en 1954.

<sup>2</sup> *Reconnaissance de S. U. Zanne*, Spes, Lausanne, 1955.

à *François Lachenal*

Pension Georgette le 21 août 55

Mon cher François,

J'ai noté ; on vous attend ici le dimanche 11 septembre.

Jamais l'obligation de présence n'a été en moi plus impérieuse que maintenant ; plus approche le moment, naturellement marqué, du départ, plus je dégage mes minutes du poids du temps passé. Nullement que je rejette ce passé ; il m'en faut l'énergie mais purement serviable à l'imromptu de mon dernier empressement de découverte. Je puis avouer de grands moments de lassitude quand mon œuvre « file toute seule » et m'abandonne à ma vieillesse physique toute crue ; mais cette œuvre ne me permet pas de demeurer dans le relâchement ; elle me « revient dessus », m'intime l'ordre de la suivre ; — et même, « suivre » n'est pas le mot ; elle ne me traîne pas à sa remorque comme un chaland sans moteur ; elle m'oblige à ajouter « l'invention de ma vieillesse » ; elle l'oblige à se révéler souverainement motrice — ; créatrice de son *mot* propre. Et ce mot est toujours, en sa forme réadaptée : Vie, Vie !!

... Bon, voilà que je me suis laissé aller en ce dimanche matin...

C'est, François, que j'ai été profondément touché par la proposition que Buache m'a transmise<sup>1</sup>; le manuscrit de ma « Reconnaissance » est à vous.

Je vous embrasse

Edm. G.

---

<sup>1</sup> Projet de publication des *Oeuvres complètes*.

à *Madame Jean-Marie Dunoyer*

Pension Georgette

Lausanne le 18 nov. 55

Chère amie,

Vos lettres — les vôtres et celles de Jean-Marie — m'apportent toujours une confirmation précieuse. C'est un fait que, Suisse et Vaudois, je pourrais toujours être tenté de sentir — dans ma prétention de posséder originellement un droit (à la fois natif et classiquement sublimable) à l'authentique autorité verbale française — je ne sais quelle

impertinente, quelle arrogante revendication d'égalité de la part d'un être que le préjugé courant (et peut-être l'opinion fondée) réduit à ne pouvoir être considéré que comme issu d'une race mineure...

C'est là tout le débat de mon « Pouvoir des Vaudois ». Et l'essai de justification de ce titre n'a cessé, jusqu'à l'*Outre* même, d'être l'intime mobile de mon œuvre.

Je vous dois à tous deux une grande reconnaissance. Vous avez toujours jugé mon énergie verbale « vaudoise » centralement opératoire.

J'ai toujours refusé de recourir, pour attirer la curiosité, à certains appâts de l'accent de province ; je n'ai jamais cherché un effet de costume, je n'ai jamais sollicité quelque complaisance d'accueil en montrant sur le pas de la porte le panier de mes provisions de campagne.

Je me suis lancé, dès le premier jour, dans la gageure de ma suffisance essentielle.

Plus spécialement s'en précise, (au moment de la libération de l'engagement professionnel) la nue obligation dans la « Dramatique du Moi »...

Si j'ai été, alors, me fixer en France, ce n'est pas pour revêtir mon propos d'une autorisation française ; c'est pour constater à la mesure d'une nouvelle étendue de conscience, l'évidente tenue de son autorité native, l'égale loyauté de sa qualité.

Je n'ai cessé d'être de Fiez. C'est peut-être cela qui fondera un jour mon droit d'être, à pleine dignité, reconnu auteur d'une parole nécessairement française.

Je continue à me trouver dans l'incertitude d'un gîte durable. Je reste à la pension Georgette jusqu'au moment où j'irai, moitié par moitié, passer les fêtes à Neuchâtel et à Riehen.

Plus loin, je ne puis dire. On cherche toujours pour moi, à Lausanne, une combinaison qui m'assure à la fois l'indépendance à quoi je ne puis renoncer et l'assistance fémininement amicale dont mon âge ne peut se passer. Ma vie a trop débordé le cercle de ma famille pour que je puisse songer à accepter son asile.

Avec mon nouvel éditeur (je me suis dégagé d'un autre projet de contrat qui n'envisageait que des rééditions partielles) semble s'établir, pour le début de l'an prochain, le plan solide d'une édition de mes œuvres complètes. L'appui substantiel de la « Fondation pro Helvetia » paraît assuré.

On tâchera de mobiliser quelque attention en France à cette occasion.

Croyez, tous deux, à mon plus affectueux dévouement.

Edmond Gilliard

*à Marie-Magdeleine Brumagne*

[Paris] le 22 nov. 56

J'ai trouvé votre lettre qui m'attendait dans ma chambre.

J'étais resté un moment sur le bord de mon trottoir à vous regarder sur le bord du vôtre comme une naufragée attendant, à bout de forces, la chaloupe de sauvetage, — avec, entre nous, ce détroit de rue que mon bras ne pouvait passer. C'est avec cette image collée aux yeux et au cœur que je rentrais prendre ma nuit.

Votre lettre, à peine la porte ouverte, (comme au cinéma par brusque découpage) a été projetée sur l'écran.

Ainsi, coup sur coup, le choc de la double image. Celle qui semblait signifier que je n'y pouvais rien ; et celle qui, inversement, me permettait de croire que je pouvais aider à tout ; — le tout de l'autre côté. Je ne dis pas de l'autre bord, puisque la première image restait resserrée entre le bord de deux trottoirs, — mais de cet autre côté qui naît sur place et qui peut faire de tout bord de trottoir une rive d'espace.

Cet espace n'est pas le vide. Il est ouvert à la recherche de tous ceux que hante le besoin de l'Ile de Paix.

Votre lettre me vient de notre Ile. Je dis notre, car c'est là qu'est aussi ma réponse.

Je vous embrasse

Edm.

*à Marie-Magdeleine Brumagne*

[Paris] le 2 mars 58

Chère M. M.

J'ai tenté hier ma première sortie jusqu'au jardin de la Place des Vosges, à moins d'un quart d'heure, non sans inquiétude de rebroussement, par malaise, au bout des premiers pas. Malaises par dessus lesquels, depuis des années, je me forçais à passer par gageure de vieille vigueur ; mais, maintenant, il y a la faiblesse de ces deux mois de lit, et cet avertissement de danger, cette intoxication de crainte qui est le plus net résultat du traitement médical.

Régime de vieux, régime de vieux, lésion sans recours, méticuleuse épargne de vie ; mesure de toute dépense ; finies les lâchées de paroles, les excitations montées sur la corde des nerfs — la recherche des plaisirs de l'auditoire. Discréption de tous les rapports, plus de mêlées, de souci de figuration dans les parties...

Alors quoi ? Surmenage que certain maintien de présence dans le cours sensible de l'actualité ! Laisser faire ce qui peut, publiquement, fournir, par la légende, quelque utilité à la référence.... un « moi » de surplus bien inutile.

Me reste l'écriture. Mais, vu les courtes phases de son énergie, de ses décharges de nécessité encore significative, ne pas la laisser se perdre en coulures de correspondance, — qui sont encore des façons de tromper son désir de « faire du charme » de parole.

Il est certain que ma convalescence est bien plus inquiète que ne le fut ma maladie. A celle-ci chacun de ses jours suffisait. Maintenant c'est de nouveau l'assaut des questions.

Où trouver *mon* lieu ? Où voir apparaître l'accord moral et pratique des circonstances ? Pas le moindre dessin d'une forme de la suite...

Je ne puis songer à me ramener fantôme au pays. Le « creux » de vie qu'y a imprimé ma présence réclame un jeu de membres que je n'ai plus. Paris ? impossible d'y trouver un coin logeable. Je suis, à Beaumarchais, à bout d'usure des lieux et des complaisances (à bout, aussi, de dépendance...). Et puis, il y a les 70 marches de l'escalier. L'ordonnance stricte eût exigé deux costauds pour me porter à toute montée. On transige à condition que je compte, les pieds joints, jusqu'à 6 à chaque marche...

Quelque nouvelle chance du Midi ?? ou de campagne dans quelque environ (fût-ce de Lausanne...) — Mais je suis encore en traitement — analyses hebdomadaires du sang pour contrôler la dose d'un médicament — Alors il faut que je sois à portée...

Et les rigueurs du régime alimentaire écartent tout menu de pension.

Pas question, du reste, de solitude. Je suis toujours deux... Tel a été l'engagement de ma maladie ; telles en demeurent les suites.

Peut-être irons-« nous » passer quelques jours à St Mandé chez Suzanne Ancel<sup>1</sup> : ascenseur et bois de Vincennes à portée. Peut-être quelques jours chez Maurice Braun à Vaucresson ? Rien que des bouts, des bouts...

Je vous embrasse en toute tendresse de pensée

Edm.

---

<sup>1</sup> Sur Eve-Suzanne Ancel, compagne de S. U. Zanne, voir *Œuvres complètes*, p. 791.

à *Marie-Magdeleine Brumagne*

[Paris] le 24 juin 58

Chère M. M..

Evidemment le cœur un peu vide de vos nouvelles.

Vous avez dû savoir par Freddy que tout projet de séjour pour moi à Lausanne cet été était abandonné.

Je reporte à septembre. Je vois venir un été sans autre verdure que celle des jardins publics ; rien à trouver en banlieue (puisque il faut que je demeure à portée de l'observation médicale, je n'avais pas à chercher plus loin). C'est donc mon troisième sur cour qui demeure pour ma tournée en rond sur moi-même. Je ne m'accorde guère l'escalier qu'une fois par jour. Du reste je suis tenu à Paris par le téléphone dont je dispose chez les Zilahy. Il m'est utile en cas d'échos de mon livre<sup>1</sup>... J'ai passé hier à la radio canadienne française, par les bons offices de Pierre Emmanuel qui introduira mes quelques propos et mon bout de lecture.

Où êtes-vous ?... Avez-vous passé par Paris en coup de vent ? J'ai su par un communiqué de la cinémathèque de Lausanne que Freddy avait passé aussi par Paris... Pas le temps, pas le temps... Je dois m'en faire une raison. — Un exemplaire doit être arrivé à l'adresse de Carré rouge<sup>2</sup> avec personnelle mention. Cela a passé par Seghers avec le tas des services de sa liste.

Un certain nombre de silences des milieux « professionnellement » / traditionnellement amicaux de Lausanne ont marqué quelque désarroi. — On trouve décidément que je deviens impossible à suivre. On en parle entre soi avec regret, on recule devant l'embarras d'écrire sans trahir sa gêne. Il y a « mes petits d'avant » qui sont visiblement déconcertés... Certains pourtant tiennent la rencontre. Ainsi Wild et Martin. Je ne parle pas de Beausire qui a fourni un excellent topo qu'on a fait tirer pour le joindre à bien des envois de service. Qu'en sera-t-il ici ? Loys Masson a donné à fond. Savoir si j'aurai parole à la Radio.

Je suis, à la fois, dans la paix totale du détachement, et prêt à la complaisance des moments.

Le soutien de Marc continue à m'être cordialement et pratiquement précieux. Il tape les pages (à petits bouts de besoin) qui se sont ajoutées (besoin qualifié ajoutées) au texte paru dans « Carré rouge » sous le titre de « Carnet de la huitantaine »<sup>3</sup>. — Libre de tout projet de publication — seulement alors je suis à mon aise entière. J'avais bien peiné sur la Lettre à André Bonnard qui a paru dans « Pour l'Art »<sup>4</sup>. Il paraît qu'elle a fait plaisir. C'est un soulagement. Mais j'ai le droit total

maintenant de n'écrire plus qu'à plaisir... d'amour... D'amour de mot... mon âge me doit bien ça.

On n'est délivré des tourments de l'amour-propre que lorsqu'on a fait le net de l'amour de soi. Mon vieux Rousseau s'est débattu désespérément dans cette bagarre.

... Je reçois ce matin une lettre de mon petit Belge qui est dans une usine de charpente (menuiserie) métallique. Son attachement est sans soupçon de possible défection, mais les manifestations en sont, généralement, d'une emphatique gaucherie qui les réduit à n'être qu'un pur vent de mots.

Et voici ce qu'il m'écrit après avoir reçu l'Hymne terrestre :

« Un compagnon d'usine se délecte en ce moment de vos livres que je lui passe un à un...

» Il nous arrive ainsi de vous lire en plein bruit d'usine pendant une demi-heure chaque jour.

» Ce que votre langage peut ainsi prendre d'ampleur dans le martèlement des métaux... !

» Véritable carillon ouvrier de vos mots ! »

..... Surprise étonnée et émue de ces lignes d'une valeur, pour moi, tout inattendue.

Quel plaisir, quel coup de courage pour le vieux forgeron que je suis !

L'article d'Anex dans N. R. F. sentait tellement la gêne du bout de plume<sup>5</sup> !

Vive mon marteau...

Je vous embrasse

J'ai besoin de vos nouvelles

Edmond.

Wild a écrit un article qu'il a envoyé à la Gazette — sans savoir encore s'il passera<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Hymne terrestre*, suivi de *Dialecte de l'Architecte* et de *Revenance de l'Outre*, Seghers, Paris, 1958.

<sup>2</sup> Freddy Buache est le rédacteur de *Carrérouge*, qui prend la relève de *Carreau* ; 14 numéros paraissent d'octobre 1957 à septembre 1960.

<sup>3</sup> Ce texte est accompagné d'une page de Jules Vuillemin intitulée « Le journal d'Edmond Gilliard ou la littérature comme action », *Carrérouge*, N° 1, octobre 1957, p. 2 (repris dans *Œuvres complètes*, pp. 1661-1665).

<sup>4</sup> « Lettre à André Bonnard », *Pour l'Art*, mai-juin 1958, pp. 3-5 (repris dans *Œuvres complètes*, pp. 1137-1140).

<sup>5</sup> Georges Anex : « Edmond Gilliard : *Hymne terrestre* », *Nouvelle Revue française*, juin 1958, pp. 1085-1086.

<sup>6</sup> Alfred Wild : « Notes sur *L'Hymne terrestre* d'Edmond Gilliard », *Gazette de Lausanne*, 5-6 juillet 1958.

à *Georges Anex*

[Paris] le 30 juin 58

Mon cher Georges,

Je nous ai écoutés hier soir et j'ai eu le cœur plein de la plus amicale émotion<sup>1</sup>. Vais-je vous prier de me pardonner ma lettre ? Elle est partie comme cela. Vous n'êtes pas sans ignorer les coups de mon sensible. Et celui-ci, dans l'état de convalescence où je demeure, est, d'âme et de chair, plus exposé au vif de l'impression. Et j'ai mis des deux (âme et chair) dans ces pages toute l'ardeur encore communicable de la présence (des deux) que la vie, et encore ma vieillesse, s'efforce de tenir liée.

Je vous ai fait de la peine, je vous ai paru injuste et ingrat. Simplement vous êtes un avec qui je ne puis être autre que moi-même. Je ne vous demande pas pardon. Je vous remercie de me permettre d'être ainsi avec vous.

Et vous embrasse

Edmond Gilliard

---

<sup>1</sup> Les sept *Entretiens d'Edmond Gilliard avec Georges Anex*, diffusés par Radio Sottens, studio de Lausanne, d'avril à juin 1958, ont été publiés aux Editions des Trois Collines, Lausanne, 1960.

à *Georges Anex*

[Paris] le 13 mars 59

Cher Georges,

Vous allez recevoir, dans sa nouvelle allure d'écriture, ma part de texte à notre cinquième entretien — le deuxième sur l'enseignement. Comme toujours je me suis fait une règle de ne pas rompre l'enchaîne-

ment de nos propos. Mais quelque chaleur, quelque émotion même du souvenir de ce temps, en cette nouvelle propriété que m'assurait l'écriture peut m'avoir entraîné à mal modérer mon abondance. J'espère ne pas avoir trop débordé, et n'avoir pas rendu trop difficile la reprise de vos amores. Dans tous les cas, je n'ai rien écrit sans que me soit restée sensible votre présence. Je crois n'avoir jamais perdu l'accent de la parole directe. Je n'ai pas disserté sur un sujet. J'ai pris à témoin. Pardonnez-moi, à travers vous, cette « apostrophe » à la « classe »...

De tout cela il faudrait que nous puissions ensemble « revoir les joints »... Ce n'est pas le temps, il semble bien, qui nous manquerait, du train que vont les choses avec « Carré Rouge ». Mais je suis plus que jamais incapable de préciser, pour moi, quelque éventualité de retour. L'état de ma santé m'asservit à un régime de surveillance qui me demeure assuré ici. La limite de mes moyens ne me permet pas de transporter en quelque autre lieu les exigences d'un établissement dont les conditions cessaient de m'être aussi accoutumées. Le pays, c'est la pension avec ses services impersonnels et sa table mal disposée aux exceptions... Enfin, mon humeur ne se refuse pourtant pas à quelque occasion dont l'accommodelement s'offrirait ? Alors, on ne sait... Quoi, de votre côté ?

Quant à Carré Rouge, je ne fais plus dépendre de ses mirages (montreur de lanterne Lachenal) la suite de mon nouvel engagement envers vous et envers moi-même. J'y suis pris, il faut que j'aille jusqu'au bout.

Je vous l'ai déjà dit, peut-être, tout cela a pris pour moi l'importance d'une sorte de mémoire testamentaire à l'égard du pays. Ce terme de testamentaire, bien loin d'avoir quelque sens lugubre, témoigne de mon *alerte* conscience de ce que je dois au lieu de ma naissance et à mon temps de carrière « locale » en faisant entrer là dedans tout ce que je puis de ma nécessité de l'au-delà adaptable... Nos deux derniers entretiens sur « l'Œuvre écrite » ont à prendre là-dessus leur mesure le plus loyalement méditée.

Evidemment tout cela, par l'écriture, prend une « voix » nouvelle. Je suis de votre avis : il faut se garder de sembler user, envers la Radio, d'une supercherie.

Mais je vous entraîne ainsi bien loin de notre première convention.

Soyez assuré de mon soin le plus affectueux — le plus attentif — à maintenir notre solidarité. Je n'engage pas ma responsabilité sans bien sentir que c'est à votre égard d'abord que je l'engage.

Croyez-moi le plus sincèrement

vôtre

Edmond Gilliard

*à François Lachenal*

le 27 avril 59

Cher François,

Oui, j'ai eu quelques mouvements d'humeur ; oui, je les ai laissés paraître à certains ; oui, dans les longues journées de tour en rond dans une chambre où le mauvais temps me retenait (et le ne pas savoir où aller, les rapides à bout de toute marche) — avec le trou d'angoisse des nuits... J'ai laissé ma pensée revenir au souvenir de certaines attentes fondées sur des perspectives que l'amitié avait ouvertes à mon imagination, mais que la contrariété des circonstances, dont on n'avait pas assez pesé les éventualités, avait empêché d'aboutir à quelque fin de réalité. J'entends cette montée du projet des Editions complètes, — avec ces mots qu'on me répétait sans cesse : « Laissez-nous faire ; tenez-vous tranquille ; ce n'est plus votre affaire ; c'est notre affaire à nous »... J'avais laissé tomber alors (silencieusement) la proposition d'une réédition partielle assurée qui m'avait été faite par « Rencontre » — dans la même série que les Ramuz à bon marché....

Et voilà que la révision de mes Entretiens, à chaque instant, me rendait déplorable, l'absence (par épuisement) de textes auxquels ma parole aurait dû pouvoir renvoyer sans cesse.. L'« Ecole contre la Vie » ; le « Pouvoir des Vaudois » (pour ne parler que de ceux-là).

Il m'est venu, dans ma solitude, l'impression qu'on m'invitait à m'en tenir encore une fois, à mon rôle de défunt pour laisser toute sa liberté au culte que l'on portait à mes cendres. Un pas de danse autour de mon autel... par un besoin « tempéramentiel » de l'entrechat... Suis-je blessant ?.. Je sais, François, je sais bien ce que je vous dois. Je sais à quel point la sincérité d'une estime et d'une affection inspire à mon égard vos gestes. Je ne doute pas le moins du monde de votre attachement, et du prix que vous y mettez vous-même... disons même qu'il vous est, à votre sentiment même, vitalement nécessaire... J'ai, de mon côté pour vous une tendresse qui va de soi ; une sollicitude de cœur et de pensée, — une fibre de sensibilité — toutes particulières...

Mais ne m'engagez-vous pas quelquefois dans votre goût pour le jeu, sans mesurer assez les risques de l'improvisé... et du prématûré ?... l'entraînement du hâtif et le besoin du distrayant ? Savez-vous exactement quelle est « mon heure » — et quelles sont les conditions qui donneront le son juste à sa portée ?

Je pars le 14 mai pour Vers-chez-les-Blanc. André vient me chercher en voiture. Je ne sais pas quelle sera la durée de mon séjour. Le retour, selon le plus probable, me ramènera à Paris.

Je vous embrasse, — à bon chaud de mon cœur  
Edm. G.

*à François Lachenal*

le 5 octobre 59

Vesc (Drôme)  
par M. Barnier, maire de l'endroit

Cher François

Me voici pour un mois avec Elisabeth dans ce petit patelin, à 10 km de Dieulefit, où un maire intelligent (et bien entendu en ses propres affaires) a mis assez proprement en état deux ou trois logis à louer aux vacanciers pendant la bonne saison. Je puis profiter du prix de l'« arrière ». Marc m'a pressé. Il a profité de son séjour dans le pays (où on lui réserve pour l'été une ferme amicale) pour tout arranger ; le maire est « du parti »... (Il s'en engraisse assez bien...)

J'ai eu, depuis ma rentrée à Paris, un temps assez éprouvé — physiquement, et ce qui s'en suit. Si le cœur tient aussi bien (me dit-on) qu'il le peut encore, étant donné le dernier coup, le tourment de mes insomnies n'a jamais été aussi impitoyable, et la tension de mes nerfs aussi exaspérée. Paris est dur ; ses rues redoutables, son mouvement sans merci pour mes pas hésitants. Deux secousses, par l'ébranlement de ma carcasse m'ont fait réaliser sa fragilité. Un démarrage d'autobus m'a assis, cherchant ma place, avec une telle violence que j'en ai eu un contrecoup dans la nuque à presque perdre connaissance. J'ai toujours la crainte que les jambes me manquent ; j'ai trouvé moyen de me frotter par terre, l'autre jour, aux côtés d'Elisabeth, sur la place de l'Opéra. J'ai l'anxiété de l'accident.

Je sais bien : Ma paix, dans le fond, demeure aussi assurée ; mais quels embouteillages de la sensibilité, encore, sur le chemin de son accueil !..

J'ai joué de ma vieillesse : j'en ai « fait du charme ». J'ai eu maintenant, avec elle, des entretiens de ménage assez difficiles.

Laissons. J'ai signé des paroles de jeunesse qui sont d'une telle nature d'honneur, que je ne puis admettre que, jusqu'au bout, je n'en respecte l'engagement — bien dépassant le terme comptable de cette existence. Je puis bien pousser le cri du vieux don Diègue : « ô vieillesse ennemie... » j'ai, comme lui, engeance de relevée. Mon œuvre est mon Cid... Le temps vient où l'on aura plus besoin d'une fille que d'un fils... pour sauver l'honneur humain.

— — —

Un de mes présents soucis, c'est le passage de la forme première des « Entretiens » à la forme définitive de la publication. Pour les premiers le glissement de l'une à l'autre était assez facile. Quelques coups de pouce de l'écriture pouvaient aider, plutôt que nuire, au naturel apparent de l'improvisé. Mais tout autre s'imposait le contrôle médié de termes figurant sous le titre de « L'Œuvre écrite ». Je me suis trouvé en face d'une opération extrêmement difficile. Il fallait garder le ton du *discours* puisque le genre (adresse au public) l'imposait. Mais il ne suffisait plus de raconter des choses, il s'agissait de répondre des causes. Or les causes de mon écriture, au plus profond, ne regardent que moi. Il fallait que je trouve un procédé « intermédiaire » qui laisse à ma parole un accent public, sans fausser les résonances de ma conscience intime. Cela suppose la constante consultation d'une double sensibilité, le tâtement d'une double susceptibilité. C'est un exercice d'équilibre qui exige une « expertise » délicate de la bienséance classique.

Et puis je songe à Anex, entraîné dans mon premier barbotage, avec son constant effort de complaisance à me dépêtrer... Je ne veux pas faire celui qui prétend s'en tirer seul. L'appui sur lui est ma nécessaire garantie. J'en appelle à son sens comme à une pierre de touche. Je sollicite les animations de ses amorces.

Tendrement vôtre

Je vous embrasse

Edm. G.

P. S. Quoi que je dise de Paris, je ne vois pas d'autre endroit que le sort me désigne pour l'hiver. J'ai des raisons de ne pas en voir que l'ingratitude.

à *Henri Perrochon*

Paris le 14 novembre 60  
Bd Beaumarchais 81 III<sup>e</sup>

Cher Monsieur,

Georges Anex m'a envoyé le Journal de Payerne. Je suis très sensible à vos propos. Je leur confère une autorité significative. On n'a que trop parlé de mes « disciples ». J'ai fait ce que j'ai pu pour les libérer de moi, et me libérer moi-même de leur ferveur trop « adhésive » — si je puis m'exprimer ainsi. D'où la valeur que j'attache à un jugement totalement « libéral » comme le vôtre<sup>1</sup>. Merci encore. Je suis votre bien dévoué

Edmond Gilliard

---

<sup>1</sup> L'article d'Henri Perrochon, intitulé « Destins », a paru dans le *Démocrate de Payerne* du 26 octobre 1960. Dans *Tout-y-va*, Edmond Gilliard écrira :

« J'ai ici, pour moi-même, quelque chose à dire : on a pris l'habitude de parler de mes « disciples ». J'ai eu des « élèves » qui ne l'étaient pas par élection, mais le devenaient par le cours forcé du moment, suivant le train marqué par les ans. Il s'est établi avec quelques-uns un engagement de libre suite humaine ; disons, tout simplement, une amitié ; un entretien de souvenirs, et des conjugaisons d'actualité. Il n'en est pas un qui puisse m'imputer une mainmise de doctrine sur sa liberté, une imposition de système, une obligation de référence sectaire. J'ai eu trop, moi-même, besoin de ma liberté d'allure pour accepter de prendre un pas de chef, puisque celui-ci ne peut marcher qu'à la mesure de ceux qui le suivent » (*Tout-y-va*, Editions des Trois Collines, Genève, 1963 ; *Oeuvres complètes*, p. 957).

à *François Lachenal*

[Paris] le 21 sept 61

Mon cher François,

Je perds un frère<sup>1</sup>... J'ai toujours senti en Jean un homme de mon âge. — non seulement au compte d'une existence mais à la mesure des temps antérieurement révolus. — — en accord de silence d'un connu qui va sans dire. Il avait ce droit sur mon affaire qui ne pouvait que la « fraterniser » notre — non seulement de rencontre opportune

mais d'appartenance à un ordre.... de monastère qui lie pour la vie — pour les vies.

Monastère ? — d'avant tout régime de Rome — en plein libertinage de l'humanisme naturel — en pondération légale d'expérience.

frère Jean, frère Jean

Notre Sage Jean.

Vous me direz tout ce que vous pourrez savoir de sa fin.

Il en portait en lui toute la paix

Je vous embrasse

Edm---

<sup>1</sup> Jean Descoullayes (1903 - 18 septembre 1961), conservateur du Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, critique et éditeur, l'un des amis les plus dévoués d'Edmond Gilliard ; il avait élaboré, dès 1956, le plan des *Œuvres complètes*.

« ... Jean, mon fils ? — Du silence. En mystérieuse complicité de quelle profondeur de passé solidaire vécu dans l'antérieur ! Non tant mon fils que mon frère en profondeur de siècles communément échus. Moi, pour cette vie, en chance d'œuvre ; lui, en sombre déveine de son pouvoir bloqué.

Sans que rien du souvenir de cet obscur accord des temps périmés nous ait obligés à des repêchages d'expression, confidentiels. Cela établissait plutôt un repos de silence entre nous, une indifférence apparente, de ma part, aux coups de son sort contradictoire, avec une permanence d'estime attentive, et l'amical pressentiment qu'un moment surviendrait où le fait, mieux que la parole, signifierait notre reconnaissance. Je dus attendre sa mort pour en recevoir l'évidence » (*La Chasse de Pan, Œuvres complètes*, p. 351).

à *Jean Schnetzler*

Paris le 12 nov. 63

5 rue Rollin V<sup>e</sup>

Mon cher Schnetzler,

Permettez-moi ce tour familier. J'écrivais à Descoullayes « mon cher Jean ».

Je vous remercie de votre lettre si simplement proche.

... Je ne suis pas athée. J'accepte l'existence de Dieu, mais j'excepte son nom de mon langage. La Mère-Nature me suffit.

Je n'ai pas besoin de Christ. Je n'ai pas besoin d'intermédiaire ni d'intercesseur. Mon « affaire divine » est à moi. J'ai tout ce qu'il faut, par « fait de nature » — par moyen d'homme.

Il n'y aura rien — personne — entre moi et ma mort. Je suis sûr de ma résurrection par le savoir même des lois de la Nature. Et je reviendrai homme. — —

Rentré ici, fatigué. Les séjours au pays sont moins pour moi de repos que de rendossement de fonctions après retraite. Et la pension de retraite ne balance pas tous les frais des « pensions »...

Mes meilleures pensées. Je suis heureux de notre facilité,

Edm. G.

Nos messages chaleureux à Mme Schnetzler.

à *Catherine Colomb*

le 3 mai 64  
5 rue Rollin V<sup>e</sup>

Chère Madame,

Mes textes poétiques — c'est à dire de forme versifiée — s'enchaînent, en général, dans le cours d'un texte « prosaïque », dont ils se détachent difficilement, étant engendrés par le mouvement de l'écriture momentanément exaltée. Ils ne peuvent être séparés sans souffrir de l'isolement ou de la nudité de sens où les mettrait la coupure.

Je n'ai écrit (en vers blancs) qu'un poème suivi : « La Passion de la Mère et du Fils », qui est d'une « substance unique ». Ma mystique filiale ne peut admettre l'écartèlement de ses membres — à vif de nerfure et de sang — sur l'étal d'une charcuterie genevoise — si fine qu'en soient l'ornementation et délicat l'assaisonnement.

Mes courts moments de mise en forme de poème (toujours libre) se trouvent entraînés — rares et dans le ça ou là — de la « Dramatique du Moi » et de mon « Journal » — dans les conditions que je viens de dire. Ils sembleraient frileux et étranges hors du ruisseau.

Je n'ai écrit, qui fasse un tout en soi, qu'un poème (en strophes de prose cadencée, mais non rimée), c'est mon « Eloge d'Eve », dans mon Hymne terrestre<sup>1</sup>.

— La prose, soulevée par sa propre gravité, possède un sûr nombre de passion. Elle est bien plus libre des cadences de son verbe nu — que n'est, surtout chez nous, la poésie dans la gêne de ses endimanchements.

J'offrirais donc ma « Louange d'Eve », — vous jugeant plus que toute autre, juge de sa convenance<sup>2</sup>.

Malheureusement je ne dispose pas d'une machine à écrire, ni de personne, dans mon voisinage, à qui je puisse demander un « tapage » amical ou professionnel.

Je ne veux pas, chère Madame, finir cette lettre décevante, sans vous dire combien m'a plu le ton que je puis dire si simplement amical de votre lettre.

Je me vois privé, à Paris, d'un appartement dont je ne puis retrouver l'équivalence dans la satisfaction de mon goût — et la mesure de mes moyens.

Me voilà en pleins embarras de déménagement ayant retenu, pour ce mois même déjà, — non sans peine — un logis à Lausanne, dans un ensemble de construction neuve, dans la banlieue — aux abords des Plaines du Loup !

Je pensais finir mes jours à Paris. Je rentre au pays, à un an de ma « nonantaine » — à la fois trop connu, et pas mal étranger.

Je ne sais trop quelle vie j'aurai à y faire. Ce me serait un plaisir de pouvoir vous rencontrer... J'ai de très nets souvenirs des Passiaux, du temps de mon amitié avec Florian Robert, devenu mon beau-frère...

Je vous prie, chère Madame, de croire à mes sentiments d'admiration et de sympathie.

Edmond Gilliard

Je vous envoie avec ma chaleureuse dédicace un exemplaire de mon Hymne Terrestre.

Ce n'est plus guère du « Cahier Vaudois »

<sup>1</sup> *Oeuvres complètes*, pp. 297-300.

<sup>2</sup> La demande de Catherine Colomb est en relation avec l'Exposition nationale de 1964 ; il s'agissait d'un choix de textes qui seraient enregistrés et diffusés.

*à Jean-Marie Dunoyer*

[Lausanne] le 13 août 65

Cher ami,

Je vous remercie de votre réponse à la lettre d'Elisabeth. Elle avait pris elle-même sa décision de vous écrire, bravant le scrupule que je me faisais d'importuner votre amitié. Je me représente assez la charge de votre travail quotidien et mon devoir « fraternel » de respecter la liberté entière de vos vacances, sans faire peser sur elles le soin d'une écriture « hors de service » — par pure complaisance d'amitié. — Vacances, vacances — en aurez-vous ? et où les passerez-vous ? dans votre pays de Savoie proche ? Il n'y aurait que le lac à passer pour nous retrouver, de main à main et de bouche à bouche....

J'ai eu tant de peine à me sentir moi-même revenu dans mon pays ; me suis retrouvé tellement étranger. Ma rue Rollin était désespérée dans mes Plaines du Loup ; seuls les moineaux se sont sentis les mêmes que ceux du Jardin des Plantes ! Une crise de bien des mois, — d'un an même — m'a tenu les jambes molles, la main inerte, l'esprit hostile... Tout est si petit ; je hais le barrage des montagnes. Le Jura seul n'offense pas ma vue... Seuls la campagne, les champs, les villages m'ont rendu du chez moi — bien que je n'aie pu pousser à mon Fiez perdu... Si vite à bout de « ma » terre, avec mes pauvres jambes (pas de voiture... le Prix de Lausanne a passé en frais de ménage<sup>1</sup>) — — —

Pardon. J'arrête ce ton de plainte. On va voir ce que ce livre d'Œuvres complètes m'apportera d'assiette possible. Tout ce que j'ai fait à Paris est hors du temps d'ici. Ma « chasse de Pan » a perdu son champ imaginaire. Tout ce qu'on me demande ici c'est d'être une « boîte à souvenirs »... Ramuz, Ramuz, pas une thèse de doctorat qui ne s'accroche à son nom (et de combien de jeunes filles !) — Alors on vient me voir : que savez-vous de Ramuz et sa maman — que savez-vous de Ramuz et les femmes... Ramuz et la vigne ?... était-il lui-même vigneron ? Cultivait-il lui-même son jardin ?... etc, etc...

... Avec mes proches 90 ans (en octobre) — on me colle partout le rôle de doyen. Nous sommes deux vivant encore, du groupe fondateur des Cahiers Vaudois : Ansermet et moi — Je suis le seul, vivant encore, de mes collègues du Gymnase Classique.... Nombre de mes élèves ont passé largement la soixantaine. De vieux messieurs m'abordent dans la rue : « Vous ne me reconnaissiez pas ?... Je suis un tel, de la volée de bachot de 25... ou de 20... » Ils ont l'air d'avoir fait de bonnes affaires....

Passons encore... On me fait vieux. Alors que j'ai joué toute ma vieillesse sur mon chant de jeunesse.

Mes « Œuvres complètes » arriveront à paraître à la fin de l'an<sup>2</sup>.. je n'ose espérer pour la date de mes 90 ans. Le travail a été très long, mais il s'est fait dans d'excellentes conditions d'entrain affectueux et de souci de précision. Ça fera un seul gros volume de presque 1700 pages. On y a tout mis — ou, plutôt, mis de tout, sans trop de fatras, pourtant, je l'espère. Mais le zèle de ma personne — « à la vue » du pays — a fait intervenir des détails qui tiennent trop à certains incidents locaux. — Je pense que typographiquement, l'affaire sera propre... Un de mes anciens élèves, proté dans l'Imprimerie de la maison, a été scrupuleusement attentif.

— Lachenal a mené l'aventure, de concert avec trois ou quatre de mes fidèles, de cœur et de tête.

Un seul volume donc, sur papier Bible... Le titre de « Chasse de Pan » ne concerne qu'une partie de l'ensemble<sup>3</sup>. Il prétend encore paraître libre pour couvrir une suite, — à laquelle on me pousse, par delà du dit « complet » actuel... Le livre d'aujourd'hui est une somme de temps achevé. Si le bout qui me reste à vivre a encore quelque chose à dire pour soi-même — un coup de jeunesse de raccroc en sagesse de vieillesse, j'attraperai Pan — de barbe à barbe — Il s'en faut de quelques poils encore, dans le livre présent

Lachenal vous écrira encore — en fonction d'éditeur.. (Trois Collines, Lausanne et Genève)

A vous

Edmond G —

<sup>1</sup> Institué en 1964, le Prix de Lausanne, d'une valeur de 20 000 francs, a été attribué pour la première fois à Edmond Gilliard le 2 juillet.

<sup>2</sup> Les *Œuvres complètes* sortiront de presse en septembre 1965.

<sup>3</sup> La *Chasse de Pan* paraît séparément aux Editions des Trois Collines, Lausanne, 1965.

## Répertoire des destinataires

Georges Anex	44
Pierre Beausire	10, 21, 22, 24, 29, 32, 34
Georges Bonnard	18
René Bray	12, 17
Marie-Magdeleine Brumagne	40, 42
Freddy Buache	31
Gérard Buchet	20
Catherine Colomb	51
Jean Descoullayes	7, 9
Jean-Marie Dunoyer	27, 30, 36, 53
Mme Jean-Marie Dunoyer	38
Julia Dutoit	25
Louise Gilliard	13
Edouard Juillard	16
François Lachenal	38, 46, 47, 49
Pierre-Louis Matthey	14, 19, 23, 35, 36
Henri Perrochon	49
Daniel Simond	8, 15
Jean Schnetzler	50
Yves Velan	32

Ces lettres proviennent d'archives personnelles, à l'exception de celles qui ont été adressées :

1. à Daniel Simond, déposées aux Archives culturelles romandes, à Morges ;
2. à René Bray et à Georges Bonnard, du Fonds des Manuscrits (IS 1328 et 1952) de la Bibliothèque cantonale et universitaire, à Lausanne ;
3. à Pierre-Louis Matthey, remises par M. Robert Matthey au Centre de Recherches sur les Lettres romandes, à Lausanne.

La lettre reproduite en fac-similé aux pages 5 et 6 est adressée à Pierre-Louis Matthey.

Les textes cités en exergue sont tirés de lettres à François Lachenal (30 octobre 1958, inédite), à Daniel Simond (25 août 1937, publiée ici même), et à Pierre-Louis Matthey (11 avril 1943, inédite).

